



# HOT JAZZ

Comédie de Marcel Kervan

*En guise d'avertissement : si l'auteur, après d'indicibles réflexions, suggère, pour interpréter les nombreux protagonistes de ce drame, cinq comédiennes et autant de comédiens, un jazz band uniquement évoqué par quelques silhouettes en fond de décor et musicalement suppléé par une bande sonore,... il ne peut empêcher le metteur en scène de sombrer dans la mégalomanie la plus folle en optant pour une distribution quasi hollywoodienne !*

*En attendant l'ouverture du cabaret, la salle est à peine éclairée. On devine des bribes de conversation qui s'échappent des coulisses ... Une femme d'ouvrage œuvre mollement. Elle remet en place les chaises qui trônent encore sur les tables encapuchonnées de nappes rondes.*

LE COMMENTAIRE, *c'est une voix enregistrée qui emprunte au documentaire cinématographique son ton un rien affecté – Chicago ... 1932 ... Ici aussi, comme dans toutes les villes des Etats-Unis d'Amérique, les débits de boisson, apparemment clandestins, ont proliféré. Les amendements instaurant la prohibition ont même contribué à relancer la vogue des boîtes de nuit.*

LA FEMME D'OUVRAGE, *elle découvre un chewing-gum collé sous une chaise – Ah, les dégueulasses ! Ca se croit tout permis parce que ça a quelques billets en poche et ça n'a même pas la politesse de planquer son chewing-gum dans son mouchoir.*

LE COMMENTAIRE, *alors que Jezebel fait son apparition – La toujours belle Jezebel est la patronne d'un de ces établissements douteux, un boui-boui tout fardé de grenat.*

JEZEBEL, *elle interpelle vertement la femme d'ouvrage – T'as pas encore fini ?*

LA FEMME D'OUVRAGE – *Presque.*

JEZEBEL, *elle tapote le micro pour s'assurer de son bon fonctionnement, puis crie – Charlie !*

LA FEMME D'OUVRAGE, *elle singe sa patronne, mais dans un murmure prudent – Charlie !*

JEZEBEL, à *Charlie qui rapplique* – Tu t’occupes des éclairages ?

CHARLIE – Tout de suite.

JEZEBEL, à *la femme d’ouvrage* – Dépêche-toi ! Je ne tiens pas à ce que la clientèle te trouve ici.

*La femme d’ouvrage ne répond pas mais, pour manifester sa réprobation, elle esquisse un geste ordurier dans le dos de Jezebel qui rentre en coulisse.*

CHARLIE, à *la femme d’ouvrage* – Toi, tu te cherches des emmerdes.

LA FEMME D’OUVRAGE – T’as entendu comment elle me cause ? Mais pour qui elle se prend ? Je travaillais déjà ici quand elle a débuté. Elle chantait même pas juste. C’était rien qu’une petite garce bien roulée. Mais qui c’est qui couchait avec le patron, hein ? Et il y avait pas que lui ! Elle collectionnait. (*Et de faire appel à ses souvenirs.*) Le joueur de base ball. Le banquier. Celui qui s’est suicidé le fameux mardi.

CHARLIE – Le sénateur.

LA FEMME D’OUVRAGE, *elle endosse son manteau* - Ah, celui-là ... Quand je pense que j’ai voté pour lui. (*Elle essaie de justifier son choix électoral.*) Sur les affiches, et sur toutes les photos dans les journaux, on le voyait avec sa femme, et ses enfants, et sa cuisinière, malgré qu’elle était noire, et ses deux bassets. Ils étaient si touchants avec leurs grands yeux tristes. (*Soupir.*) Il parlait si bien à la radio.

CHARLIE, *goguenard* – Les bassets ?

LA FEMME D’OUVRAGE, *elle hausse les épaules* – Puis on a connu Pameselli.

CHARLIE, *avec une pointe d’admiration non feinte* – Là, elle a visé haut. Pameselli. L’alcool, les filles, le jeu ... Une vraie pointure !

LA FEMME D’OUVRAGE – Et pas les poches cousues ! Quand on pense qu’il lui a offert la boîte ...

CHARLIE, *il lui ouvre la porte d’entrée* – Un chouette cadeau de rupture.

LA FEMME D’OUVRAGE – Et on a retrouvé le patron dans le coffre de sa voiture. Le corps criblé de balles.

CHARLIE – Suicide.

*On entend Jezebel qui, en coulisse, rameute son personnel.*

JEZEBEL – En place tout le monde, c’est l’heure !

LA FEMME D’OUVRAGE, à *Charlie* – A demain !

*Elle se sauve et Charlie referme la porte derrière elle.*

JEZEBEL, *elle revient* – Charlie ! Merde, quoi ! Les éclairages !

*Charlie soulève une tenture qui masque le tableau électrique. Il va monter les manettes une à une pour réveiller les lumières. Les filles, prestement, prennent place aux endroits stratégiques. Et le jazz d'entamer le premier air de la soirée. Charlie peut introduire les clients. Mais après les avoir scrutés, jaugés par le judas de la porte d'entrée. Et lesdits clients, des spectateurs déguisés à qui l'on a offert des places gratuites en échange d'une figuration fort agréable somme toute, sont aussitôt pris en charge. Les filles les installent aux tables réparties de part et d'autre d'une estrade réservée aux différentes attractions, estrade qui surplombe la piste de danse. Elles leur servent aussi des boissons... dans des tasses à thé.*

CHARLIE, *il fait entrer madame et monsieur Woodpecker, un couple d'âge moyen* – Entrez m'sieur dame, entrez ! J'ai encore une très belle table, là. (*Il hèle une fille.*) Sue Ellen !... Sue Ellen, mon trésor, tu t'occupes de ce charmant petit couple ?

MONSIEUR WOODPECKER – Merci monsieur. (*A sa femme.*) Viens Bichette. (*Sue Ellen se déhanche jusqu'à la table dévolue aux Woodpecker.*) Merci mademoiselle.

SUE ELLEN – Qu'est-ce qu'on peut vous servir ?

MONSIEUR WOODPECKER – Moi, je prendrais bien ...

MADAME WOODPECKER, *elle le coupe, mais avec le sourire* – De la limonade. (*A Sue Ellen.*) Deux limonades.

SUE ELLEN, *croyant à une plaisanterie* – Bien fraîches ?

MONSIEUR WOODPECKER, *à son épouse* – Ici, on ne boit que du thé.

MADAME WOODPECKER – Du thé ? A cette heure-ci ? (*Sue Ellen jette une œillade complice à monsieur Woodpecker avant de s'éloigner.*) Non, mais ...

MONSIEUR WOODPECKER – Quoi donc ?

MADAME WOODPECKER, *aigre* – Elle t'a fait un clin d'œil.

MONSIEUR WOODPECKER, *innocemment* – Non ?...

*Eisenstein, un vieil usurier, s'est présenté à l'entrée. Il a dû insister avant que Charlie se décide à lui ouvrir.*

EISENSTEIN – Bonsoir monsieur Charlie.

CHARLIE, *peu amène* – Qu'est-ce que tu viens foutre ici ?

EISENSTEIN – Je voudrais voir Tony.

CHARLIE – Qui ?

EISENSTEIN – Tony Mozzarella.

CHARLIE – Hein ?

EISENSTEIN – Tony ... Monsieur Mozzarella.

CHARLIE – Pas encore arrivé.

EISENSTEIN – Vous permettez que je l'attende ?

*Pour toute réponse, Charlie hausse les épaules. Il referme la porte tandis que, discrètement, Eisenstein se glisse dans l'ombre d'un recoin de la salle.*

SUE ELLEN, *elle pose deux tasses devant les Woodpecker* – Et deux thés, deux ! (A monsieur Woodpecker.) C'est huit dollars, mon chéri.

MADAME WOODPECKER, *piquée au vif* – Pardon ?

SUE ELLEN, *elle se méprend* – Faut pas vous formaliser, je dis ça à tous les hommes.

*Elle s'en va avec les dollars que lui a prestement refilés monsieur Woodpecker.*

MADAME WOODPECKER, *elle n'en revient toujours pas* – Huit dollars !

MONSIEUR WOODPECKER – C'est un cabaret.

MADAME WOODPECKER – Tu as payé huit dollars pour du thé ?

MONSIEUR WOODPECKER – On paie aussi le cadre. Et l'ambiance.

MADAME WOODPECKER, *bougonne* – N'empêche ! Avec huit dollars, je te nourris toute une semaine.

MONSIEUR WOODPECKER – Ce n'est pas tous les jours notre anniversaire de mariage.

MADAME WOODPECKER – Avec de la viande un jour sur deux.

MONSIEUR WOODPECKER – Vingt ans. On peut bien se permettre une petite folie.

MADAME WOODPECKER – Et un dessert le dimanche.

*Toutes les sources de lumière se tarissent, interrompant les récriminations de madame Woodpecker. Jezebel s'avance dans le seul faisceau d'un projecteur, projecteur qui la suivra dans ses déplacements.*

JEZEBEL, *tout en chantant, elle incite les clients à vider leur tasse* –

Ici on vous offre au prix fort  
Le meilleur vernis de cercueil  
Il vous peint la nuit en tromp' l'œil

Sans demander le moindre effort  
Frimez pas c'est pas du fadass'  
Il est méchamment épicé  
Alors quand vous irez pisser  
Fait's pas des trous dans vos godass's

*(Elle entame le refrain.)*

Vous voulez vous encanailler  
Avec les put's et les soûlards  
Faudra claquer vos beaux dollars  
Pour pas avoir l'air d'empaillés

*(Et voici le deuxième couplet.)*

Lorsque l'on est à Chicago  
C'est du hot jazz qu'on applaudit  
Pas d' la ziziqu' pour les dandys  
Mêm' si ça nous rend tous dingos  
Faut s'en mettre plein les oreill's  
Pour oublier qu'après-demain  
On tendra peut-être la main  
A l'heure où les bourgeois s'éveill'nt

*(Elle chante le refrain puis, pour le troisième couplet, elle passe en revue les demoiselles de la maison qui se précipitent dans la lumière naissante de la piste.)*

Faut avouer qu'ell's sont piquant's  
Mes fausses blondes mes vraies rouss's

*(Les filles commencent à onduler du croupion.)*

Regardez comme ell's se trémouss'nt  
Y a des soirs ell's sont choquant's  
Admirez-moi ces popotins  
C'est sûr qu'ell's sav'nt les tortiller  
Dès qu'il s'agit de gambiller  
C'est du soir au petit matin

*Jezebel entame le refrain pour la troisième et dernière fois ... A la fin de sa chanson, et avant de se retirer, Jezebel claque des doigts à l'intention des musiciens. Le jazz se fait voluptueux et les donzelles s'avancent vers les figurants mâles pour les inviter à danser.*

MADAME WOODPECKER, à la fille qui sollicite monsieur Woodpecker – Mon mari ne danse pas. *(La fille préfère ne pas insister et se rabat sur un autre bonhomme.)* Où elle se croit, celle-là ? *(Elle a pris sa tasse.)* Le thé ... Il est froid. *(Elle y trempe les lèvres.)* Mais ... Mais ... C'est de l'alcool !

MONSIEUR WOODPECKER – Une fois n'est pas coutume.

*Il veut boire.*

MADAME WOODPECKER – Je t’interdis d’y toucher ! Dépose cette tasse ! Appelle la serveuse, s’il te plaît.

MONSIEUR WOODPECKER – Elle est occupée.

*On a frappé à la porte d’entrée. Charlie ouvre à Antonio Mozzarello, dit Tony.*

CHARLIE, *bas* – Ah, te voilà.

ANTONIO, *un tantinet agressif* – Je suis en retard, je sais !

CHARLIE – Ne le prends pas comme ça ... Il y a quelqu’un qui t’attend. (*Antonio, paniqué, veut ressortir, mais Charlie le retient par la manche.*) C’est quand même pas Eisenstein qui te fout la trouille ?

ANTONIO, *visiblement soulagé* – Eisenstein ? Non ... Mais il tombe plutôt mal.

CHARLIE – Tu lui dois du fric ?

ANTONIO – Oui. (*Inquiet.*) Jezebel l’a vu ?

CHARLIE – Je ne crois pas. (*Il désigne Eisenstein.*) Le voilà qui s’amène. Si tu veux, je peux t’en débarrasser.

ANTONIO – Whisky ?

CHARLIE – Deux bouteilles.

ANTONIO – Une.

CHARLIE, *il intercepte Eisenstein* – Je vais te faire de la peine. Tony, il a pas envie de te voir. Il t’aime pas. Et moi non plus, je t’aime pas. C’est pas parce que tu es une vieille crapule d’usurier, non ! Il en faut. C’est même pas parce que tu es Juif. Je ne suis pas raciste. Moi, les Juifs, les Italiens, les Polonais, les Irlandais ... (*Il a un geste d’insouciance pour balayer les préjugés.*) D’accord, il y a les noirs. Mais eux, c’est pas pareil. (*Il l’attrape par la cravate.*) Si on t’aime pas, toi, c’est parce que tu es sans-gêne. (*Sur ce, Eisenstein reçoit un coup de poing à l’estomac qui le plie en deux. L’uppercut au menton qui suit l’envoie dinguer sur les genoux de madame Woodpecker. Celle-ci, on peut la comprendre, pousse un long glapissement d’effroi. Et Charlie de réprimander le malheureux Eisenstein.*) C’est fou ce que tu es sans-gêne. (*Il le relève par les revers de sa veste.*) Et tu ne t’excuserais même pas.

*Il l’envoie rouler sur la piste. Au beau milieu des danseurs... qui prudemment regagnent leur place. Quand Eisenstein tente de se relever, Charlie, en prime, lui adresse un superbe coup de pied dans le bas ventre.*

MADAME WOODPECKER, *à son mari* – Mais fais quelque chose ! Ne reste pas collé sur ta chaise !

CHARLIE – C’est bien gentil, m’dame, mais vous tracassez pas, je peux me débrouiller seul. Je le vire immédiatement. Il ne vous embêtera plus.

MONSIEUR WOODPECKER – Merci monsieur. Merci beaucoup.

CHARLIE, *il agrippe Eisenstein par le col* – Tony, quand il voudra te rembourser, il te fera signe, c'est promis. C'est pas la peine de le relancer.

*Antonio a ramassé le feutre du vieux et empoché les quelques dollars soigneusement dissimulés sous le ruban.*

ANTONIO, *à Charlie* – Hé ! (*Il lui lance le couvre-chef.*) Son chapeau !

*Charlie flanque le chapeau dehors. Eisenstein prend le même chemin. Jezebel, attirée par le remue-ménage, surgit sur ces entrefaites.*

JEZEBEL, *à Charlie* – Qui c'était ?

CHARLIE, *placide* – Un fouteur de merde.

JEZEBEL – La soirée commence bien. (*Elle claque des doigts à l'intention de ses musiciens qui entonnent aussitôt un charleston endiablé. Les filles de la maison se précipitent sur la piste et se font un devoir d'étaler leur mince savoir-faire. Jezebel semble seulement s'apercevoir de la présence d'Antonio.*) Toi, tu es en retard.

ANTONIO – Ecoute ...

JEZEBEL – Epargne-moi tes boniments, s'il te plaît. Tu couches avec moi, d'accord. Mais dis-toi bien qu'on ne mélange pas boulot et récréation. (*Antonio, vexé, s'assied à la table que les filles ont laissée libre, car toujours réservée pour Pameselli. Jezebel rejoint son amant et se fait tendrement moqueuse.*) Tu es fâché ? Oh !... Fais-moi voir ta belle petite gueule de rital ... (*Elle redevient sérieuse.*) Toi, tu me caches quelque chose. (*Antonio se réfugie dans un silence buté.*) Tu as encore joué.

*Ils se mettent à parler à voix tellement basse qu'ils sont inaudibles ... Tous les points lumineux de la salle s'effacent. Sauf la petite lampe sur la table qu'occupent Jezebel et Antonio. Dans la pénombre, le jazz se fait lointain et les filles répètent inlassablement les mêmes pas.*

ANTONIO, *sa voix monte progressivement* – Une poisse, mais une poisse pas possible ! Trois heures durant. Et puis ... Un full aux as. L'occasion de me refaire. J'ai relancé ... Sur parole.

JEZEBEL, *après un temps pendant lequel elle dévisage Antonio* – Combien tu as perdu ?... Combien ? (*Antonio lui montre trois doigts.*) Trois mille ? (*Antonio baisse la tête comme un enfant pris en défaut. Jezebel est effondrée devant l'énormité de la somme.*) Là, c'est trop. Vraiment trop pour moi. Je ne peux pas t'aider.

ANTONIO, *mal à l'aise* – On m'a proposé d'effacer l'ardoise.

JEZEBEL, *soudain soupçonneuse* – Trois mille dollars ? (*Glacée.*) Qui ? (*Antonio hésite.*) Qui ?

ANTONIO, *dans un souffle* – Mac Donald.

JEZEBEL – Mac Donald ? J'ai bien entendu ?

ANTONIO – Oui.

JEZEBEL, *effrayée car elle croit avoir compris* – Qu'est-ce qu'il t'a demandé en échange ?

ANTONIO, *il déballe ce qui lui poigne l'estomac* – Une adresse. Seulement une adresse. C'était ça ou ... Tu connais ses méthodes. Mais tout devait se passer sans casse. Il m'avait donné sa parole.

JEZEBEL – Je ne comprends rien. De quelle adresse parles-tu ?

ANTONIO – Ben ... Un entrepôt.

JEZEBEL – Un entrepôt ? Non ! Ne me dis pas ... Un entrepôt d'Aldo ?

ANTONIO – Quand les gars de Mac Donald se sont pointés, ils sont tombés sur une équipe d'Aldo qui chargeait un camion.

JEZEBEL – Aldo est un méfiant. Il fait escorter chaque transport par ses porte-flingues.

ANTONIO – Deux gars qu'il a laissés sur le carreau, Mac Donald. Sûr qu'il s'imagine que je l'ai doublé.

JEZEBEL – Et Aldo ? Tu crois qu'il ne va pas gamberger ?

ANTONIO, *il y va d'un laiïus destiné à attendrir Jezebel* – Je suis un salaud. Aldo qui me considère comme son frère. Je l'ai trahi. Il ne me le pardonnera jamais. Ah, si je pouvais revenir en arrière ... Jezebel, je te jure, oui je te jure que je ne toucherai plus jamais une carte de ma vie. Plus jamais. Je n'en aurai d'ailleurs plus l'occasion. Si ce n'est pas Aldo qui me fait buter, c'est Mac Donald.

JEZEBEL – Mais qu'est-ce tu fiches encore ici ?

ANTONIO – J'ai pensé ... Comme le Canada n'est pas trop loin ... Avec ta voiture ...

JEZEBEL – Ca va, j'ai compris. Après le spectacle, j'irai te planquer de l'autre côté de la frontière.

ANTONIO – Après ?

JEZEBEL – Pour l'instant, tu ne crains rien. Pas ici. Trop de témoins ... Tu prendras la recette de la soirée.

ANTONIO – Tu es une chic fille.

JEZEBEL, *vexée* – Merci.

ANTONIO, *il se sent obligé de rattraper sa bourde* – Je crois bien que c'est pour ça que je t'aime.

JEZEBEL – Ce n'est pas le moment d'arroser la fleur bleue. Tu n'es pas encore en vacances. Va te maquiller, tu en as besoin. (*Lumières et musique revivent pleinement pendant que Jezebel regarde Antonio gagner les coulisses.*) Hé bien ! La soirée commence bien. (*Elle se lève et passe d'une fille à l'autre.*) Sont-elles pas ravissantes ? Et elles ont des dispositions. Mais je ne vous dirai pas dans quel domaine. (*Une tape sur un fessard.*) Faut avouer qu'elles ne manquent pas d'arguments. (*Aux spectateurs.*) Hé, les mecs, je parie que vous en avez la bouche sèche. Pas vrai ? Et si on renouvelait les consommations ? On a juste le temps avant que je vous présente le premier numéro de la soirée.

*Et d'autorité, elle remplit quelques tasses et encaisse les dollars.*

MADAME WOODPECKER, *à son mari* – Mais où m'as-tu entraînée ? Quand je raconterai ça à madame Forrester ... Je n'en reviens pas. Un tel langage dans la bouche d'une dame.

MONSIEUR WOODPECKER – Ce n'est pas ce que l'on peut appeler une dame.

MADAME WOODPECKER, *elle veut satisfaire une curiosité qu'elle sait malsaine* – C'est un homme ?

MONSIEUR WOODPECKER, *étonné* – Un homme ?

MADAME WOODPECKER – Oui. Tu sais bien ... Qui se travestit.

MONSIEUR WOODPECKER – Non, non. Je voulais dire que... que...

MADAME WOODPECKER – Que ?

MONSIEUR WOODPECKER – Que ce n'était pas une femme comme toi.

MADAME WOODPECKER – Ah ?

MONSIEUR WOODPECKER, *très vite* – Ce n'est pas une femme convenable, quoi !

JEZEBEL, *après avoir applaudi les filles qui rentraient en coulisse, elle s'adresse au public* – Vous n'ignorez pas que l'exposition internationale ouvrira bientôt ses portes. On nous prédit qu'il viendra du monde. Et du beau. Pour distraire nos visiteurs, le maire a eu une idée fumeuse. Soi-disant qu'il veut privilégier la culture. Il a décidé de faire jouer toutes les pièces d'un certain Shakespeare. Un Anglais. Comme il y en a toute une flopée, il a fallu condenser. Trois pièces par soirée. Un peu moins d'une heure par pièce. Hé bien, moi, je dis qu'on peut faire mieux. Et je vous le prouve. Là, tout de suite, je vous propose une des histoires de ce Shakespeare. En sept minutes ! Montre en main. Comment ça s'appelle ? « Roméo et Juliette » ! (*Et place à deux de ses employés.*) Acte un ! Le bal du samedi soir. Dans un petit bled italien. Lui, c'est Roméo. Et elle, c'est Juliette. Fatalement. Et leurs parents, des vieux croûtons, sont en bisbille depuis des années.

*Les deux pseudo comédiens qui interprètent le célèbre couple vont se révéler particulièrement médiocres. Ils réciteront leur texte quand ils ne le surjoueront pas,*

*conjuguant mélodrame et vaudeville, portés par une mise en scène foireuse. Des comparses mimeront les personnages secondaires de l'œuvre.*

ROMEO, *il tombe éperdument et outrageusement amoureux de Juliette* – O trop chère créance ! Ma vie est due à mon ennemie.

JULIETTE, *frappée d'un égal coup de foudre* – Mon unique amour émane de mon unique haine. Je l'ai vu trop tôt sans le connaître et je l'ai connu trop tard. Il m'est né un prodigieux amour, puisque je dois aimer un ennemi exécré.

JEZEBEL – Acte deux ! Le lendemain soir. (*Elle installe deux chaises pour figurer le balcon.*) La petite Juliette prend le frais sur le balcon.

JULIETTE, *elle se juche sur le balcon improvisé et découvre Roméo à ses pieds* – Comment es-tu venu ici, dis-moi ? Et dans quel but ? Quel guide as-tu donc eu pour arriver jusqu'ici ?

ROMEO, *il tente de grimper auprès de Juliette, non sans mal* – L'amour, qui le premier m'a suggéré d'y venir : il m'a prêté son esprit et je lui ai prêté mes yeux.

JULIETTE, *elle le hisse à ses côtés* – Quelle satisfaction peux-tu obtenir cette nuit ?

ROMEO – Le solennel échange de ton amour contre le mien.

*Il va tenter de la trousser mais, en équilibre instable, il manquera de basculer en entraînant sa conquête.*

JULIETTE, *elle minaude* – Si l'intention de ton amour est honorable, si ton but est le mariage, fais-moi savoir demain, par la personne que je ferai parvenir jusqu'à toi, en quel lieu et à quel moment tu veux accomplir la cérémonie, et alors je déposerai à tes pieds toute ma destinée.

JEZEBEL – Les tourtereaux ont trouvé un curé pas trop regardant et se sont mariés vite fait. Mais faut aussi vous dire qu'entre-temps Roméo a zigouillé un parent de sa chérie, un dénommé Tybalt. C'est le troisième acte !

JULIETTE, *elle se mortifie autant le corps que l'âme* – Dois-je dire du mal de celui qui est mon mari ? Ah, mon pauvre seigneur, quelle est la langue qui caressa ta renommée quand moi, ton épouse depuis trois heures, je te déchire ? (*Enfantine.*) Mais pourquoi, méchant as-tu tué mon cousin ? (*Mélodramatique.*) Tybalt est mort et Roméo est... banni.

ROMEO, *valise de carton à la main, il mime une marche exténuante* – Hors des murs de Vérone, le monde n'existe plus. Etre banni d'ici, c'est être banni du monde, et cet exil-là, c'est la mort.

JEZEBEL – Acte quatre ! Les parents de Juliette ont décidé de marier leur fille. Bigame à quinze berges, la pauvre, elle assume mal. Alors, elle va faire semblant de se suicider. Semblant !

JULIETTE, *elle hésite à boire le contenu de sa fiole* – Et si c'était un poison que le moine m'eut subtilement administré pour me faire mourir, afin de ne pas être déshonorée par ce

mariage, lui qui m'a déjà mariée à Roméo. Mais non, c'est impossible, il a toujours été reconnu pour un saint homme. Roméo ! Roméo ! Roméo ! Voici à boire ! Je bois à toi !

*Elle boit la potion et s'allonge le plus confortablement possible avant de sombrer dans un sommeil cataleptique.*

JEZEBEL – La fin, le cinquième acte, se passe au même endroit, le cimetière, pour l'ambiance. Roméo rapplique. Et il n'est pas au courant de la combine.

ROMEO, *il découvre son épouse et la croit morte* – O mon amour ! Ma femme ! La mort qui a sucé le miel de ton haleine n'a pas encore eu de pouvoir sur ta beauté ... *(Il ouvre sa valise, en sort une fiole de poison et une coupe.)* A ma bien-aimée ! *(Il boit et est pris immédiatement d'atroces douleurs.)* Oh ! L'apothicaire ne m'a pas trompé : ses drogues sont actives. *(Il baise les lèvres de Juliette.)* Je meurs ainsi... sur un baiser.

JULIETTE, *elle s'éveille et découvre tout d'abord le cadavre de son époux, puis la coupe qu'il tient serrée dans sa main* – Qu'est ceci ? Une coupe qu'étreint la main de mon bien-aimé ? *(Elle prend son mari par les cheveux, lui redresse la tête afin de montrer au public l'affreuse grimace que la mort a figée.)* C'est le poison, je le vois, qui a causé sa fin prématurée. *(Elle ramasse la fiole et doit bien constater qu'elle est vide.)* L'égoïste ! Il a tout bu ! *(Elle tire le poignard de Roméo de son fourreau.)* O heureux poignard ! *(Elle se le plante dans le cœur.)* Voici ton fourreau. Rouille-toi là et laisse-moi mourir.

*Et elle s'écroule, morte, sur le corps de Roméo ... L'obscurité déclenche les applaudissements. Dès que la lumière revient, la Juliette et le Roméo, pas peu fiers de leur prestation, se relèvent pour saluer. Et quand, après avoir quémandé les rappels, ils quittent, à regret, le lieu de leurs exploits théâtraux, l'orchestre délaisse les accents lugubres pour une folle gaieté.*

MONSIEUR WOODPECKER, *à sa femme* – C'était bien, non ? *(Pour toute réponse, il a droit à une moue réprobatrice.)* Tu te plains toujours que tu aimes le théâtre et que je ne t'y emmène jamais.

MADAME WOODPECKER – Tu n'appelles pas ça du théâtre ?... Ah, si tu m'avais emmenée voir « Des roses blanches pour une orpheline impotente » au Théâtre Municipal ... Là, on aurait passé une soirée agréable. Il paraît qu'on pleure tout le temps.

MONSIEUR WOODPECKER – Mais... Bichette... je croyais te faire plaisir. Tu rêvais de passer une soirée dans un cabaret.

MADAME WOODPECKER – Et pourquoi celui-ci ?

MONSIEUR WOODPECKER – Ben ... *(Connaissant le côté économe de son épouse, il avance les arguments salvateurs.)* C'est tout près de chez nous. On économise le taxi.

MADAME WOODPECKER – Tu as raison.

*Voici Antonio, maquillé, les cheveux gominés. Il vient interpréter une bien triste rengaine.*

ANTONIO, *il chante* –

Sûr que j'aimais pas l'usine  
C'est pas folichon de macérer  
Pendant dix heur's qui lambinent  
Dans le boucan des machines  
Avec les mêm's boulons à serrer  
Sans avoir le temps de respirer

Mais ma gonzess' tous les sam'dis  
Je l'emm'nais au ciné  
Et je l'invitais à dîner  
D'un hot dog chez Freddy

Plus d' boulot ça m' ratatine  
Je connais les matins angoissants  
Et la peur qui prend racine  
Ma Valentin' se chagrine  
Depuis qu'avec ell' les commerçants  
En ont marr' d'être compatissants

Avec ma gonzess' le sam'di  
On rêv' devant l' ciné  
Puis on va dormir sans dîner  
En pensant à Freddy

Le pognon ça m' turlupine  
Je n' veux pas m' lancer dans la fauche  
J'ai revendu mes bottines  
Au julot de ma voisine  
J'ai défilé avec la gauche  
J'ai r'çu des coups mais pas d'embauche

Avec ma gonzess' le sam'di  
On rêv' devant le ciné  
Puis on va dormir sans dîner  
En pensant à Freddy

Pour sortir de la débine  
J'accept'rais n'importe quel boulot  
Mêm' récurer les latrines  
Je me bouch'rais les narines  
J' veux plus fair' la fil' comme un ballot  
Pour le bol de soup' du populo

Avec ma gonzess' le sam'di  
On rêv' devant l' ciné  
Puis on va dormir sans dîner  
En pensant à Freddy

J' vais épouser ma rouquine  
Pour ach'ter l'anneau chez l' bijoutier  
J'ai dégoté la combine  
Quand il pleut pas je m' dandine  
Un grand sourire sous l' canotier  
Près des pissotier's des beaux quartiers

Mais ma gonzess' tous les sam'dis  
Je l'emmène dîner  
Dans un restaurant raffiné  
Et plus chez l' gros Freddy

*Antonio, sous les applaudissements, quitte la scène et fait place à Jezebel.*

JEZEBEL – C'est pas souvent que j'ai l'occasion de fourguer un numéro de classe internationale comme celui que vous allez applaudir ... De passage à Chicago, avant de s'embarquer pour une tournée triomphale en Europe, voici... et sans majoration du prix des boissons, voici... le prestigieux, le prodigieux ... (*Lumière sur un cow-boy d'opérette qui fait son entrée, portant sur un bras une poupée également déguisée.*) Jim Wayne ! Le roi du six coups ! (*Applaudissements nourris : la poupée salue.*) Et son partenaire : Arthur Kelly.

*Le ventriloque se contente d'un hochement de tête et s'assied sur une chaise. Il pose sa poupée sur un genou.*

MADAME WOODPECKER, à son mari – On s'en va.

*Et sans plus attendre, elle se lève et va vers la sortie. Monsieur Woodpecker en profite pour vite goûter son thé. La poupée suit, des yeux, de la tête, de tout le corps, le couple Woodpecker dans son périple entre les tables.*

LA POUPEE, à son partenaire – C'est pas vrai ! Arthur, tu as vu ? Non, mais tu as vu ces deux-là ? (*Au couple Woodpecker.*) Où allez-vous ? Oui, c'est à vous que je m'adresse ! Où allez-vous ? (*Monsieur Woodpecker, timidement, désigne la porte d'entrée.*) Ils s'en vont ! Jamais je n'avais subi un tel affront. De toute ma carrière. Jamais.

JEZEBEL – Ces messieurs dames n'avaient nullement l'intention de t'offenser. (*Elle va vers le couple.*) D'ailleurs, ils vont retourner à leur place. (*En baissant la voix.*) Je vous offre un verre.

MONSIEUR WOODPECKER, à son épouse – On ne peut pas refuser. Ce serait impoli.

*Et de regagner leur table. Jezebel fait signe à une fille d'apporter des boissons.*

JEZEBEL, à la poupée – L'incident est clos.

LA POUPEE – Ce n'est pas que je sois susceptible, mais c'est dangereux de perturber ma concentration. (*Au ventriloque.*) C'est à toi.

LE VENTRILOQUE – Y a-t-il, dans l’honorable assistance, une dame qui accepterait de venir nous rejoindre sur scène ?

LA POUPEE, *pour elle-même* – Il faut que je me concentre. Il faut que je me concentre.

*Aucune volontaire ne se propose.*

JEZEBEL, *interrogeant des spectatrices* – Vous ?... Et vous ?...

LA POUPEE – Il faut que je me concentre.

LE VENTRILOQUE, *fataliste* – Il n’y a jamais moyen de compter sur la collaboration du public.

*Le regard de Jezebel se pose sur madame Woodpecker.*

LA POUPEE, *vivement* – Non !... Question de feeling. Je pourrais la blesser ... Il faut que je me concentre.

*La poupée fait tourner son revolver pendant que Charlie termine d’installer un panneau parsemé de ballons de couleur.*

JEZEBEL – Un petit effort, mesdames. On ne vous demande rien de bien compliqué. Il suffit de se planter entre les ballons.

LE VENTRILOQUE – Sans bouger !

LA POUPEE – C’est primordial. (*Rageusement.*) Il faut que je me concentre.

JEZEBEL – Mais rassurez-vous : le prestigieux, le prodigieux Jim Wayne est d’une adresse quasi diabolique.

*Le ventriloque ramasse le revolver qui a sauté de la main de sa poupée ... Jezebel attrape Sue Ellen et la propulse sur scène.*

LE VENTRILOQUE – Ah !... Voici enfin une jeune femme courageuse ! (*Il se lève et va vers Sue Ellen.*) Et bien jolie, ma foi. (*Au public.*) Vous pouvez l’applaudir. Elle risque sa vie. (*A Sue Ellen.*) Viens là ... Tu écarter un peu les bras. Voilà, c’est bien. Et surtout, tu ne bouges plus. Compris ? Tu ne bouges plus. (*Il s’écarte et la poupée tire par deux fois. Deux ballons éclatent coup sur coup. Un comparse est évidemment dissimulé derrière le panneau et, par des trous qui y ont été astucieusement percés, pique avec une aiguille les ballons... qui éclatent.*) Et maintenant, de dos ! Par-dessus l’épaule ! (*Un autre ballon éclate.*) Plus difficile ! Avec un miroir !

*Une fille se précipite avec le miroir évoqué.*

LA POUPEE, *à la fille* – Un peu plus haut ... Un peu plus à droite ... C’est bien, c’est très bien.

*Nouveau coup de feu. Nouveau ballon éclaté.*

LE VENTRILOQUE, *mécaniquement en tournant la poupée vers le public* – Jim Wayne !  
(*Sans grande conviction.*) On applaudit !... Et maintenant Jim Wayne va tenter devant vous ...

LA POUPEE – Une prouesse unique au monde !

*Une fille présente une plaque d'acier au public.*

LE VENTRILOQUE – Voici une plaque d'acier.

LA POUPEE – Je vais faire éclater un des deux derniers ballons ! Comment ?

LE VENTRILOQUE – Par ricochet.

LA POUPEE – Oui. Vous avez bien entendu. Par ricochet !...

LE VENTRILOQUE – Jim Wayne réclame le plus grand silence ... Ce serait dommage d'amocher une si charmante personne.

*La poupée tourne le dos à Sue Ellen et vise la plaque d'acier. Elle se concentre, se concentre,... tire et réussit l'exploit*

LA POUPEE – Et pour terminer cette exhibition que j'ose qualifier d'absolument stupéfiante, je demande qu'on me bande les yeux ! (*Une fille se précipite avec un foulard.*) Tout d'abord, mignonne, tu fais vérifier la parfaite opacité de ce foulard. (*La fille s'exécute et passe dans le public auprès de deux ou trois personnes prises au hasard.*) C'est assez ! On n'a pas toute la nuit.

*La fille revient aveugler la poupée. Roulement de tambour ...*

LE VENTRILOQUE, *au public* – S'il y a des personnes sensibles dans l'assistance, je leur conseille vivement de fermer les yeux. Il y aura peut-être du sang.

*La poupée lève le revolver. Un temps. Long. Très long. Elle tire enfin. Clac fait le revolver.*

LA POUPEE – Clac ? Qu'est-ce que ça veut dire ? (*Au ventriloque.*) Enlève-moi ce foulard !... Cinq coups. Je n'ai tiré que cinq coups. Tu n'as pas rempli le barillet ? Pourquoi tu n'as pas rempli le barillet ? Pourquoi ?

LE VENTRILOQUE – Il n'y avait plus que cinq balles dans la boîte.

LA POUPEE – Et tu n'en as pas acheté ?

LE VENTRILOQUE – Oublié.

LA POUPEE, *furieuse* – Oublié ? Oublié ! Tu n'as pas le respect de ton partenaire. Tu n'as pas le respect du public. Mais pour qui tu te prends ? Tu sais ce que tu es ? Même pas un faire-valoir ! Un accessoire. Pas plus.

LE VENTRILOQUE, *ne maîtrisant plus une rancune longtemps accumulée* – C’est vrai !  
Moi, je n’existe plus. Le public, il ne voit plus qu’une marionnette prétentieuse. Je t’ai créée  
et tu m’as volé mon succès.

LA POUPEE – Mais ...

LE VENTRILOQUE – Tu es toujours à rouscailler. (*Il imite sa poupée.*) J’ai perdu un bouton,  
faudrait le recoudre. Faudrait cirer mes bottes. Faudrait amidonner le col de ma chemise. Mais  
pas trop. Sinon, ça gratte. Et quand tu repasses, faudrait faire attention aux faux plis.  
Faudrait ! Faudrait !

LA POUPEE – Arthur ...

LE VENTRILOQUE – J’en ai marre ! Marre de toi et de tes rêves de grandeur. Les  
journalistes, les hôtels cinq étoiles, ton nom en lettres de néon sur les façades des  
music-halls ...

LA POUPEE – Tu ne vas pas me reprocher d’avoir un peu d’ambition ?

LE VENTRILOQUE – Tu n’es qu’une poupée, une chieuse de poupée ! Mais rien qu’une  
poupée ! C’est décidé. Je vais te remiser dans une vieille malle. Avec tes costumes, avec tes  
affiches. Avec tes souvenirs.

LA POUPEE, *inquiète* – Tu n’es pas sérieux, dis, tu n’es pas sérieux ?

LE VENTRILOQUE – Dans une malle.

*Il salue sèchement le public et s’en va.*

LA POUPEE, *elle hurle pendant que son partenaire l’emmène* – Non ! Toute la journée, je ne  
suis qu’un bout de bois habillé de chiffons. J’ai besoin des projecteurs, des spectateurs. Un  
spectateur, un seul, n’importe qui, mais quelqu’un.

MONSIEUR WOODPECKER, *à sa femme, tout en sirotant la boisson généreusement  
offerte* – On a bien fait de rester.

*Charlie a ouvert au Sicilien Pameselli flanqué d’un de ses gardes du corps. Les deux  
hommes arborent un brassard noir au bras gauche.*

CHARLIE, *obséquieux* – Oh, bonsoir monsieur Pameselli. (*Aux musiciens.*) Oh, les gars ! On  
joue l’air préféré de monsieur Pameselli. (*Aux filles qui se sont précipitées sur le nouvel  
arrivant.*) Dégagez ! Vous ennuyez monsieur Pameselli. (*A Pameselli.*) Votre table vous  
attend. (*Il conduit Pameselli à sa table.*) Je vais prévenir Jezebel que vous êtes là. Elle va être  
contente. Je vais la prévenir.

*Il sort presque en courant.*

MONSIEUR WOODPECKER, *bas, à sa femme* – C’est Pameselli.

MADAME WOODPECKER – Tu le connais ?

MONSIEUR WOODPECKER, *bas* – Par les journaux.

MADAME WOODPECKER – Qui est-ce ?

MONSIEUR WOODPECKER, *bas* – Aldo Pameselli ? Mais... c'est le plus grand trafiquant d'alcool de Chicago.

MADAME WOODPECKER, *elle baisse également la voix* – Seigneur ! Je passe la nuit avec un gangster. Je n'oserai jamais raconter ça à madame Forrester.

CHARLIE, *il revient déposer sur la table de Pameselli un petit verre dans lequel il a fiché la fleur qui décorait sa boutonnière* – Jezebel arrive, monsieur Pameselli, elle arrive tout de suite. (*Le garde du corps, sur un signe de Pameselli, glisse un billet dans la pochette de Charlie.*) Merci, monsieur Pameselli, merci.

*Il s'éclipse.*

JEZEBEL, *venant à la table de son ancien amant* – Bonsoir Aldo. Ca fait plaisir de te voir.

PAMESELLI, *il l'embrasse* – Comment tu vas ?

JEZEBEL – Bien. Qu'est-ce qu'on peut te servir ?

PAMESELLI – Comme d'habitude.

JEZEBEL, *à une fille* – Un grand verre de lait. Glacé ! (*Elle désigne le garde du corps.*) Et lui ?

PAMESELLI – Rien. Il est de service.

JEZEBEL – Tu te fais rare.

PAMESELLI – Les affaires, cara mia, les affaires. Elles me bouffent tout mon temps. Surtout que la concurrence devient de plus en plus... agressive. Agressive, oui, c'est bien le mot. Tiens, histoire de bavarder ... Tu connais Mac Donald. Il aurait mieux fait de rester sur son île, celui-là. Hier, tu sais ce qu'il a fait ? Non évidemment. Hé bien, cet enfoiré d'Irlandais a voulu s'offrir mon whisky. Il y en a qui ne respectent rien. Même pas la libre entreprise. Tu sais ce qui s'est passé ? Mac Donald, il a envoyé ses gars me vider un entrepôt. Mais ils se sont amenés juste au moment où on chargeait un camion. Deux écumeurs qu'ils ont laissés sur le trottoir. (*Narquois.*) Con distinti saluti. Et quel jour il a choisi pour me faire cette vacherie, le Mac Donald ? Hein ? Le jour des obsèques de don Calogero ! Un bien bel enterrement. Tous ses amis étaient là. Et aussi des personnalités. Le maire évidemment. Pour lui, faut bien avouer que la mort de don Calogero, c'est une perte. Qui c'est qui dépensera encore des dizaines de milliers de dollars pour le faire élire, hein ? (*La fille amène le verre de lait. Pameselli fait un nouveau petit signe à son garde du corps et celui-ci sort un billet de sa poche.*) Prends, fillette, tu t'offriras des sucreries.

LA FILLE – Oh, merci monsieur Pameselli.

PAMESELLI, à *Jezebel* – Et il n’y avait pas que le maire. Il y avait aussi deux sénateurs. Et une bonne partie du conseil municipal ... Oh ! J’oublie la délégation de la police. Uniforme de gala et gants blancs. Dommage que le commissaire principal se soit fait excuser. Il avait envoyé un certificat médical. Double fracture. Tibia et péroné. (*Fâché.*) Merde ! Les béquilles, ça existe, non ? Sa baraque en Floride, c’est peut-être pas don Calogero qui la lui avait payée, hein ?... Et c’est à cet homme-là qu’on a refusé une dernière messe ! Hé oui ... Parce qu’il était divorcé ... (*Jovial.*) Mais je n’ai pas encore vu Antonio. Où se cache-t-il ?

JEZEBEL – Il est en train de se changer. Pour son prochain numéro.

PAMESELLI, *il interpelle une fille* – Hé toi !... Oui, toi ! Va dire à Antonio que je suis là. Que je l’attends. (*A Jezebel.*) On ne se voit presque plus.

JEZEBEL, *elle se lève* – Tu permets ? C’est à mon tour de passer sur scène.

PAMESELLI – Qu’est-ce que tu vas nous chanter ?

JEZEBEL – Puisque tu es là ... (*Elle se tourne vers les musiciens.*) La chanson de Lola !

PAMESELLI, à son garde du corps – C’était ma préférée.

JEZEBEL, *elle chante* –

Je m’appelle Lola  
Un lot de tombola  
Que convoitaient les homm’s  
Après un coup de rhum  
J’étais une bécass’  
Au sud de Caracas  
J’ai rencontré José  
Il voulait m’épouser  
J’ai quitté mes parents  
Pour mon beau soupirant  
Je m’appelle Lola  
Du Venezuela

Je m’appelle Lola  
J’ai bu du chocolat  
J’ai mangé des croissants  
Dans un lit ravissant  
Mais les jours ont passé  
Mon gentil fiancé  
M’a trouvé du boulot  
Au bar à matelots  
Je remplissais les verr’s  
Les seins à découvert  
Je m’appelle Lola  
Du Venezuela

Je m'appelle Lola  
J'ai prié l'au-delà  
Quand José m'a rossée  
Pour mieux me dresser  
J'ai appris les caress's  
Qu'on troque avec adress'  
Contre un peu de pognon  
Sans gâcher son chignon  
J'ai connu le trottoir  
Sans faire trop d'histoir's  
Je m'appelle Lola  
Du Venezuela

ANTONIO, *il se précipite, faussement enjoué, à la table de Pameselli – Aldo !*

*D'un geste agacé, Pameselli l'invite à se taire.*

JEZEBEL, *qui termine sa chanson –*

Je m'appelle Lola  
J'ai perdu mon éclat  
Et ma peau s'est fanée  
Après quelques années  
Je travaille en maison  
Par pleines cargaisons  
Vingt passes le sam'di  
En une après-midi  
A vivre retroussée  
Je suis toujours gercée  
Je m'appelle Lola  
Du Venezuela

PAMESELLI, *il va à la rencontre de Jezebel pour lui baiser les mains – Grazie tante. Il n'y a que toi pour l'interpréter comme ça ... (Il se tourne vers son cousin et lui ouvre les bras.) Antonio !*

*Les deux hommes s'embrassent.*

ANTONIO, *à une fille – Apporte-moi du rhum.*

LA FILLE – Bien, Tony.

PAMESELLI, *à son cousin – Tony ?... Tu te fais appeler Tony ? C'est pas bien, ça, c'est pas bien. C'est comme si tu crachais au visage de tes parents. (A Jezebel.)* Quand on a quitté le village, le père, la mère, moi, mes deux sœurs et la grand'mère, on a emmené le petit Antonio avec nous. Tous les siens, ils sont restés là-bas. Ici, je suis sa seule famille. *(A Antonio.)* Tu te souviens, quand on est arrivé à Chicago ? *(A Jezebel.)* On habitait une grosse bâtisse sur Elisabeth Street. Sept étages. Une baraque pourrie. Bourrée de compatriotes. On dormait à quatre, à cinq, parfois six dans la même chambre. Et tout le monde prenait des pensionnaires. Des types qui arrivaient tout droit de Sicile. Des types qui ne pensaient qu'à gagner

suffisamment d'argent pour faire venir leur famille. Et ça empestait la sueur, à croire que personne ne se lavait. La sueur d'Elisabeth Street, je l'ai toujours là, dans le nez. Il n'y avait qu'au petit matin, quand on préparait les casse-croûtes ... Ca sentait les poivrons et les œufs frits. Je fermais les yeux. Et je voyais le ciel bleu sur les murets de pierres sèches, les oliviers qui frissonnent sous la caresse du soleil ... Mais ça ne durait pas longtemps. Les autres odeurs remontaient vite par-dessus. Faut dire qu'on jetait les ordures dans une petite cour, derrière. De temps en temps, on foutait le feu au tas. Ca ne puait pas moins. Et les chiottes, Antonio, les chiottes !

ANTONIO, *lèche-bottes* – Elles étaient perpétuellement bouchées.

PAMESELLI, *après un temps, à Jezebel* – C'était le bon temps. (A Antonio.) Tu ne te préparais pas pour un numéro ?

ANTONIO, *montrant son visage grimé* – Si

PAMESELLI – Qu'est-ce que tu attends ? J'ai envie de le voir. (Antonio obéit d'erechef et sort. Pameselli s'adresse alors à Jezebel, mais en prenant bien soin de ne pas la regarder.) Il a changé ... Ah, si tu l'avais connu tout gosse. Il avait les cheveux trop longs. On les aurait dit frisés par le vent des collines. Et ses yeux ! Brillants comme deux charbons mouillés. Il ne les baissait jamais ... Il a changé. Je m'en veux, tu sais. C'est moi qui te l'ai présenté. Faire l'artiste, ce n'est pas une vie pour un homme, un vrai. (La salle est soudain plongée dans la pénombre. Sur un air aigret au piano, la lumière tremblotante, vaguement ocrée, va accélérer quelque peu les gestes raidis des personnages. Nous sommes chez un glacier. Antonio, qui joue le serveur, entre en scène. Il amène un guéridon et deux chaises pour ses clients.) Regarde-le. Si son père le voyait ! Heureusement qu'il est mort. (Le serveur essuie le guéridon avec sa serviette. Horreur ! Une tache récalcitrante ! Il frotte vigoureusement. Aucun effet. Tant pis, il crache sur le marbre... puis astique avec sa manche. Ah ! Le guéridon est enfin impeccable. Le serveur admire son œuvre. Il se penche, se mire, lisse sa moustache ...) Qu'est-ce que c'est que ce numéro ?

JEZEBEL – Une parodie de film muet.

PAMESELLI – C'est vrai que maintenant ils sont parlants. Tu veux que je te dise ? Leur nouvelle invention, ça ne marchera jamais.

*Sur scène, le numéro se poursuit. Voici qu'entre un couple bien mal assorti. Un monsieur d'un certain âge, endimanché. Une demoiselle trop coquette. Le serveur s'empresse auprès de la jeune fille. Echange de sourires, de battements de cils. Le monsieur n'est évidemment pas content et fronce les sourcils. Le serveur s'en aperçoit, prend une mine contrite et s'écarte. Le monsieur s'assied, de fort méchante humeur. La demoiselle, fine mouche, lui adresse un regard incendiaire. Le monsieur tressaille d'aise. Il répond par un baiser qu'il envoie du bout des doigts. Le serveur, carnet à la main, s'impatiente. D'autorité, il se penche sur la demoiselle et quête sa commande : une petite coupe, elle tient à sa ligne, juste deux petites boules, peut-être nappées d'un soupçon de chocolat. Au tour du monsieur ! Lui est gourmand. Le serveur écrit, écrit, écrit... et enflamme la pointe de son crayon. La pointe du crayon a été remplacée par une allumette dont le bout soufré vient d'être frotté sur un côté de boîte d'allumettes collé sur le carnet. Ouf ! La commande est terminée. Le serveur s'esquive. Le monsieur veut mettre à profit ce court répit. Il réclame un baiser, un tout petit baiser, un seul. La demoiselle minaude. Le monsieur approche sa chaise, insiste. La demoiselle accepte enfin.*

*Mais à une condition : le monsieur doit fermer les yeux. Lentement elle approche sa bouche des lèvres tendues. C'est à ce moment précis que le serveur, faisant fi du moindre tact, passe les crèmes glacées entre les deux visages. Intentionnellement ? Quoiqu'il en soit, le monsieur, aux yeux toujours amoureuxment clos, embrasse la main poilue du serveur. Surpris, il ouvre les yeux. Furieux, il repousse violemment le serveur qui, fort malencontreusement, perd quelque peu l'équilibre et accroche le collier de la demoiselle. Le fil n'est guère solide et casse. Les fausses perles s'échappent, roulent par terre. Emoi général ! La demoiselle trépigne. Le monsieur oblige le maladroit à se mettre à quatre pattes et à ramasser les perles. Puis, pas peu fier de sa noble attitude, il invite sa compagne à déguster le dessert. Le serveur, que sa quête a mené sous le guéridon, tombe en arrêt devant les jambes ravissantes de la demoiselle. Il tend la main, hésite ... La tentation est la plus forte et le voilà qui frôle une cheville, puis un mollet. La demoiselle, tout d'abord surprise, glousse, se tortille ...*

PAMESELLI, *riant* – La petite bête qui monte, qui monte.

*Le monsieur ne comprend pas, il s'inquiète, interroge du regard la demoiselle, se tourne, se scrute avec appréhension, se tâte. Il jette même un œil furtif sous le guéridon. Il reprend une cuillerée de crème. Son geste reste suspendu, son sourire se fige : l'image est parvenue au cerveau. Il arrache le serveur de dessous le guéridon, le redresse brutalement et lui tord le nez, une fois, deux fois. Le serveur, vengeance, se saisit du chapeau du monsieur, y renverse la glace de la demoiselle et recoiffe son tortionnaire ... Tous les gestes des personnages ralentissent ...*

PAMESELLI, *il s'inquiète* – Que se passe-t-il ?

JEZEBEL – C'est un ralenti. C'est un nouveau procédé. On l'utilise beaucoup dans le cinéma actuel.

PAMESELLI, *peu convaincu* – Ah bon ...

*Sur la scène, le monsieur a raflé son énorme ravier et veut l'écraser sur le visage du serveur. Mais celui-ci a d'excellents réflexes. Il se dérobe et c'est la demoiselle qui reçoit les boules de glace et la crème chantilly.*

JEZEBEL – Et on revient à la vitesse normale.

*La demoiselle, outrée, prend son ombrelle et en distribue équitablement des coups aux deux hommes. Le noir ! La lumière revient rapidement sur le trio qui salue avant de laisser la place à une fille très légèrement vêtue.*

LA FILLE, *pendant que l'on évacue mobilier et accessoires de la saynète* – Les hommes préfèrent les courbes appétissantes. Mesdames, si vous êtes maigrichonnes, vous n'avez aucune chance de plaire. Essayez donc ... (*Elle montre une petite boîte en fer.*) « Bien-en-chair » ! C'est une tablette concentrée qui peut être prise discrètement. Elle ne renferme ni huile, ni émulsion, ni alcool. Au bout de quelques jours, les messieurs bien polis loucheront sur votre décolleté et les voyous siffleront vos fesses. Et... « Bien-en-chair » n'est pas cher !

*Et elle sort tout aussitôt.*

PAMESELLI – Qu'est-ce que c'est que ça ?

JEZEBEL – De la réclame. C’est rapide. Ça frappe l’imagination. Il paraît que c’est beaucoup plus accrocheur qu’une affiche. Et moi, tous les soirs, ça me paie un numéro.

PAMESELLI, *il se lève* – Tu diras à Antonio qu’il m’a quand même fait bien rire.

JEZEBEL – Tu t’en vas ?

PAMESELLI – Je suis attendu. Un banquet. Pour les funérailles de don Calogero. Je suis déjà en retard ... Oh ! J’ai appris que Mac Donald avait engagé des tueurs. Des Irlandais, comme lui. (*Il prend son garde du corps à témoin.*) Des dingues, à ce qu’il paraît.

LE GARDE DU CORPS, *volubile* – D’ogni malizia, ch’odio in cielo acquista, ingiuria è l fin, ed ogni, fin cotale o con foza o con frode altrui contrista. Ma perché frode è de l’uom proprio male, più spiace a Dio ; e pero stan di sutto li frodolenti e più dolor li assale ...

PAMESELLI, *il est obligé d’écourter la diatribe de son séide* – Basta ! (*Il se lève et embrasse Jezebel.*) Des dingues.

*Pameselli vient de sortir quand Antonio réapparait.*

ANTONIO – Aldo est parti ?

JEZEBEL – Il sait tout.

ANTONIO – Je suis foutu.

JEZEBEL, *elle prend Antonio par le bras* – Pas encore ! Tu rases ta moustache, tu mets une chemise pas trop voyante, tu files à la gare et tu grimpes dans le premier train en partance pour n’importe où. (*Et elle le pousse en coulisse ... Elle se tourne vers le public.*) Le numéro suivant, quelques médecins de ma connaissance le recommandent tout spécialement à certains de leurs patients qui souffrent d’asthénie sexuelle. (*Elle se tourne vers les musiciens.*) Musique, mes bijoux !

*Et voici Loulou qui, lascivement, entreprend de se déshabiller ... Madame Woodpecker enveloppe son mari d’un lourd regard tout chargé de reproches.*

MONSIEUR WOODPECKER – Je ne savais pas.

MADAME WOODPECKER – Si. Tu le savais.

MONSIEUR WOODPECKER – Non. Je t’assure.

MADAME WOODPECKER, *au bout d’un bref moment* – Ca t’excite, hein ?

MONSIEUR WOODPECKER – Moi ?

MADAME WOODPECKER, *bien haut* – Ne fais pas l’hypocrite ! Tu en baves.

*Et elle s’offre une belle lampée d’alcool.*

MONSIEUR WOODPECKER, *mal à l'aise* – Bichette.

MADAME WOODPECKER, *elle désigne Loulou* – Je me demande bien ce que tu lui trouves.

MONSIEUR WOODPECKER, *de plus en plus gêné* – Bichette ...

MADAME WOODPECKER – Qu'est-ce qu'elle a de plus que moi ? Elle est jeune ? Moi aussi, j'ai été jeune. T'en es-tu seulement aperçu ? Ah oui ! Le mardi et le samedi. Trois minutes !

*Et de vider sa tasse !*

MONSIEUR WOODPECKER, *mortifié* – Bichette ! Les gens !

MADAME WOODPECKER – Je m'en fous des gens ! (*Elle se lève et va vers Loulou pour mieux la désigner à son mari.*) Tu aurais peut-être aimé que je me déguise comme ça ? Le décolleté jusqu'au nombril ? Et le porte-jarretelles noir ? Ca t'aurait plu, hein, mon bonhomme !

JEZEBEL, *bien forcée d'intervenir* – Madame, je vous en prie.

MADAME WOODPECKER – Est-ce que vous savez qu'il ne m'a jamais vue nue ? Non, madame, jamais ! Même pas pour ... Il existe des chemises de nuit qui protègent la pudeur d'une femme. Surtout dans ces moments-là. J'ai toujours été une femme honnête, moi ! Vous voulez les voir, mes sous-vêtements ? Eux aussi, ils sont honnêtes !

*Elle se place à côté de Loulou et déboutonne nerveusement sa robe.*

MONSIEUR WOODPECKER, *il s'essaie à l'autoritarisme* – Bichette ! Reviens t'asseoir !

*Loulou s'est arrêtée.*

LOULOU, *à Jezebel* – Elle va pas se dénipper ?

*Oh que si !*

JEZEBEL, *à madame Woodpecker* – Madame !

MONSIEUR WOODPECKER, *à sa femme* – Arrête !

JEZEBEL, *à madame Woodpecker* – S'il vous plaît ...

*La robe de madame Woodpecker glisse à ses pieds.*

MONSIEUR WOODPECKER, *dans un râle* – Oh !...

MADAME WOODPECKER, *à Jezebel* – Vous pouvez le constater, moi, personne ne peut m'accuser de provoquer les hommes.

LOULOU – Dis donc, bobonne ...

MADAME WOODPECKER, *elle la coupe rudement* – Ah, vous, la créature, on ne vous demande rien !

LOULOU – Comment ? Cette espèce de boudin bousille mon numéro et je devrais fermer ma gueule ?

*Madame Woodpecker gifle la streap-teaseuse. Une baffe en retour la fait reculer.*

MADAME WOODPECKER – Oh ! (*Elle se jette sur Loulou.*) Sale petite pouffiase !

*Jezebel tente de s'interposer entre les deux femmes qui s'empoignent.*

JEZEBEL, *elle appelle à l'aide* – Charlie ! Charlie !

MONSIEUR WOODPECKER, *il veut calmer son épouse* – Arrête ! Mais arrête !

*Charlie intervient efficacement. Il attrape Loulou par la taille.*

LOULOU – Lâche-moi ! Je vais lui rectifier le museau ! Lâche-moi !

JEZEBEL, *à Charlie qui file avec Loulou vers les coulisses* – Enferme-la ! Le temps qu'elle se calme !

MADAME WOODPECKER, *très digne, passant devant son mari* – Bon anniversaire !

MONSIEUR WOODPECKER – Qu'est-ce que tu fais ?

MADAME WOODPECKER – Je prends mon sac.

*Ce qu'elle fait. Puis elle va vers la porte d'entrée.*

MONSIEUR WOODPECKER – Où tu vas ?

MADAME WOODPECKER – A la maison.

MONSIEUR WOODPECKER, *il la suit* – Tu ne vas pas sortir ainsi ?

JEZEBEL, *elle a ramassé la robe* – Il fait frisquet le soir. (*Madame Woodpecker prend soudain conscience du négligé de sa toilette. Elle a un geste de pudeur effarouchée.*) Vous devriez vous rhabiller.

*Et elle lui tend la robe.*

MADAME WOODPECKER – Ici ? (*Elle arrache la robe des mains de Jezebel.*) Devant tout ce monde ?

JEZEBEL – Dans mon bureau si vous préférez. Venez avec moi.

MADAME WOODPECKER, *elle suit Jezebel* – Je vous remercie. C'est tellement embarrassant.

JEZEBEL, *aux musiciens* – Vous êtes fatigués ? Non ? Alors : musique !

*Les deux femmes sortent. Monsieur Woodpecker se rassied ... Voici Paméla qui revient dans la salle.*

PAMELA, *à Sue Ellen* – Qu'est-ce qui s'est passé ? Loulou est en train de tout casser dans sa loge.

SUE ELLEN – Elle s'est attrapée avec une bonne femme, waow !... Qu'est-ce que tu regardes ?

PAMELA – Là ... Tout seul.

SUE ELLEN – Non. Pas lui !

PAMELA – Trop tard, ma chérie. Je l'ai vu la première.

SUE ELLEN – Paméla ! Ecoute ...

*Peine perdue. Paméla, sourire commercial aux lèvres, se plante devant monsieur Woodpecker.*

PAMELA – T'es tout seul, mon lapin ? Je peux m'asseoir ? (*D'autorité, elle s'installe à la table.*) Je m'appelle Paméla. Et toi ?... T'es baptisé ? T'as bien un nom ? Tu peux me le dire, faut pas avoir peur, moi, j'ai pas de mémoire ... T'es pas du genre causant, dis donc. Ben, mon pauvre chou, des timides, j'en ai connus, mais des comme toi ... (*Elle se fait chatte.*) Détends-toi. Ne te crispe pas comme ça, je ne te croquerai pas. Tu sais que tu ne me déplaies pas ? T'es pas choqué ? Je suis comme ça. Spontanée à ce qu'il paraît. Et tu es plutôt beau gosse. D'accord avec toi. On ne le remarque pas du premier coup d'œil. Mais moi je raffole des intellectuels. Rapport aux lunettes. C'est drôle, mais moi, les lunettes chez un homme, c'est mon vice. Je fais du fétichisme, à ce qu'il paraît. T'as pas soif ? (*Monsieur Woodpecker hoche la tête négativement.*) Il faudrait pourtant que tu m'offres un verre. Sinon, je ne peux pas rester avec toi. C'est la règle. Faut pas t'imaginer que je racole. Non. Mon boulot, c'est seulement de pousser à la consommation. Je suis danseuse. Mais ça ne rapporte pas bien lourd. Alors, je me fais un petit supplément en écoutant les clients.

MONSIEUR WOODPECKER, *qui voit revenir son épouse avec Jezebel* – Bichette.

PAMELA, *elle se méprend* – Bichette, chouchou, mon cœur, tu m'appelles comme tu veux.

JEZEBEL, *à Paméla* – Casse-toi !

*Monsieur Woodpecker ouvre la bouche pour tenter de se justifier.*

MADAME WOODPECKER, *à son mari* – Tais-toi ! (*A Jezebel.*) Ma pauvre mère m'avait pourtant prévenue. J'aurais dû l'écouter, me méfier des hommes. (*A son mari.*) De tous !

Parce que, tout bien considéré, tu n'es qu'un homme toi aussi. (*A Jezebel.*) Et dire qu'il m'aura fallu vingt ans pour m'en apercevoir. Vingt ans.

MONSIEUR WOODPECKER – Laisse-moi t'expliquer.

MADAME WOODPECKER, *toujours à Jezebel* – Vingt ans à l'entourer, le plaindre. Et le soigner ! Parce qu'il est fragile. Un rhume, et il est moribond. (*Elle enrobe son mari d'un regard méprisant.*) Le voilà, mon rêve de jeune fille.

MONSIEUR WOODPECKER – Laisse-moi t'expliquer.

MADAME WOODPECKER – Il est mort, le prince charmant. Il est mort le jour où je t'ai épousé.

*Et elle s'en va.*

MONSIEUR WOODPECKER – Où vas-tu ?

MADAME WOODPECKER – Chez moi.

MONSIEUR WOODPECKER – Attends-moi.

MADAME WOODPECKER, *elle se retourne sur lui* – Toi, tu fais ce que bon te semble. Je m'en moque. Je ne te connais plus. Je ne veux plus te connaître.

MONSIEUR WOODPECKER – Ma bichounette ...

MADAME WOODPECKER – Je rentre et je fais ta valise. Je vais y fourrer tes interlocks, tes bandages herniaires et tes mensonges. Et pas la peine de venir la chercher. Je la ferai porter à ton bureau. Demain. A la première heure.

MONSIEUR WOODPECKER – Je ne lui ai même pas parlé, tu peux le lui demander ! (*Elle veut s'en aller, il l'agrippe, suppliant.*) Ma bichounette en sucre ...

MADAME WOODPECKER – Laisse-moi !

*Revoici Antonio. Il a rasé sa moustache.*

ANTONIO, *à Jezebel* – Comment tu me trouves ?

*Jezebel n'a pas le temps de répondre car les événements se précipitent. Charlie a ouvert la porte pour laisser sortir madame et monsieur Woodpecker. Bonnie et Clyde, qui guettaient l'occasion, repoussent brutalement le couple.*

MADAME WOODPECKER – Qu'est-ce que c'est que ces manières ?

*Charlie veut intervenir, mais se ravise quand Clyde lui braque un pistolet sur la gorge. Antonio, lui, a le réflexe prompt : il plonge dans la coulisse.*

BONNIE, *elle menace le couple de son arme* – Tout le monde assis ! (*Les Woodpecker se précipitent à la table qu'ils venaient de quitter.*) Très bien. (*A la cantonade.*) Où est la maîtresse de maison ? (*Clyde vérifie une photo et, du menton, désigne Jezebel.*) C'est toi ?

JEZEBEL – Qui êtes-vous ? (*La voilà soudain qui se remémore l'avertissement de Pameselli dont on entend la voix à la sono, mais lointaine, embrumée : « Oh ! J'ai appris que Mac Donald avait engagé des tueurs. Des Irlandais, comme lui. Des dingues, à ce qu'il paraît. »*) Des dingues ...

BONNIE – Qu'est-ce que tu marmonnes ?

JEZEBEL, *elle joue les ahuries* – Moi ? Rien. (*Elle tente de camoufler son anxiété.*) Qu'est-ce que vous voulez ?

BONNIE – Tony Mozzarella.

JEZEBEL – Qui ?

BONNIE – Oh !... Ne te fatigue pas à jouer les amnésiques. (*Elle lui met la photo sous les yeux.*) Regarde bien. Là, cramonné à ton bras ... Tu le reconnais ? Où est-il ?

JEZEBEL – Il vient de sortir. Vous l'avez raté de peu.

BONNIE, *elle joue avec son pistolet* – Dis-toi bien... que je n'ai pas encore eu l'opportunité de le rater. (*Clyde ricane.*) Fais-moi visiter les coulisses. J'adore l'envers du décor. Et puis, sait-on jamais, des fois que le Mozzarella serait rentré au bercail. Hé ! Sans que tu t'en aperçoives. (*A Clyde.*) Toi, tu restes avec ce joli monde. Surveillance bien la porte, c'est la seule issue. (*A Jezebel.*) Allez, passe devant !

*Jezebel et Bonnie sortent.*

CLYDE, *extrêmement nerveux* – On ne bouge pas !... On ne bouge pas, j'ai dit ! Méfiez-vous ! J'ai les doigts extrêmement sensibles. Surtout l'index. Celui qui caresse la gâchette. Je préfère vous avertir. A Belfast, Bonnie et moi, on a notre portrait placardé dans tous les lieux publics. De face et de profil. On a fait les gros titres dans tous les journaux. Vingt-sept soldats anglais on a occis. En deux mois. C'est pour ça que nous sommes ici. Pour nous faire un peu oublier. Alors, pour éviter de se rouiller, on a accepté un petit contrat. Bien payé. (*Il met les choses au point.*) Cet argent servira uniquement à la libération de l'Irlande. Dieu l'ait en sa sainte garde !... Vous l'avez compris : je suis un dur ! C'est la faute à la société ! C'est elle qui est responsable. J'ai eu une enfance pitoyable. Fils unique que j'étais. Un père richissime, une mère amoureuse. Ils étaient toujours disponibles, toujours à mon écoute. J'ai été choyé, dorloté. Rien ne m'a été épargné. J'ai été élevé dans un hôtel particulier. Au milieu d'un parc immense. Avec des chevreuils en liberté. Des serres remplies de fleurs exotiques. Il y avait deux salles de bain. Par étage. J'avais une nounou qui m'a lavé jusqu'à ma communion solennelle. J'avais aussi un précepteur. Un précepteur qui m'a communiqué sa passion pour la chimie ... Mon adolescence ? Un drame ! J'avais de l'argent plein les poches. Je collectionnais les voitures. Comme les diplômes. J'ai fait des études brillantes. Très brillantes. Je n'avais aucun mérite. J'étais naturellement doué ... Les filles ? Ah ! Les filles ... Vous ne pouvez pas savoir comme elles m'ont fait souffrir. J'ai été séminariste. Pour leur échapper. Toutes, oui toutes, elles me poursuivaient. Je dois, à ma grande honte, je dois avouer que

j'étais le garçon le plus convoité de Belfast. C'était forcé : j'étais malheureux. La vie est injuste, terriblement injuste. Elle a fait de moi un homme froid, insensible ... (*Un coup de feu en coulisse : Clyde sursaute et hurle.*) Bonnie ! (*Pas de réponse.*) Bonnie ! (*Charlie profite de ce moment d'inattention pour se jeter sur Clyde et le désarmer.*) Bonnie !

*Deux coups de feu claquent. C'est Bonnie qui vient de tirer. Charlie s'écroule, mortellement blessé.*

BONNIE – Avancez, vous autres. (*Elle ramène Jezebel et trois filles. Trois ? Parmi elles, il y a Antonio. Mais, comme elles, il s'est affublé du costume aux allures orientales destiné à un prochain numéro. Et il a pris la précaution de se voiler le visage. Bonnie tance le pauvre Clyde.*) On ne peut vraiment pas te laisser seul. Ne fut-ce que deux minutes.

CLYDE – Ah non ! Là, tu es injuste. Je les avais bien en main. Pas un qui aurait osé ciller. (*Il surprend le regard d'une fille.*) Oui. Ciller. (*Il perçoit l'incompréhension la plus totale dans les yeux de la fille.*) Non ! Pas scier. Pas scier du bois ! Ciller. Battre des cils.

BONNIE – Clyde !

CLYDE – C'est le coup de feu. Ca m'a distrait. Un quart de seconde. (*Il désigne Charlie.*) Il en a profité ... Tu as eu Mozzarella ?

BOONIE – Non.

CLYDE, *il ne comprend pas* – Non ? Alors, pourquoi tu as tiré ?

BONNIE – Pour écourter les présentations.

CHARLIE, *il bredouille* – La violence ... Ah la violence ...

BONNIE, *à Sue Ellen qui s'est agenouillée près de Charlie et essaie, avec son voile, de comprimer tant bien que mal la blessure* – Qu'est-ce qu'il dit ?

CHARLIE, *avec difficulté* – Au... temps d'aujourd'hui,... c'est plus... le bon droit... qui... l'emporte ...

CLYDE, *il s'approche* – Qu'est-ce qu'il dit ?

CHARLIE – Qui c'est... qu'on admire ?... Le... mec honnête ?... Celui... qui respecte... la propriété... privée... et qui aime... son prochain ?... Non,... c'est le... malfaisant ...

SUE ELLEN – Il délire.

JEZEBEL – Il faut appeler un médecin.

BONNIE – Pas la peine, il n'en a plus pour longtemps. Deux balles dans la tuyauterie, ça ne pardonne pas. (*Elle s'adresse à l'assistance, menaçante.*) Les héros, moi, je les médaille avec du plomb !

CLYDE, *il lorgne la tenue des danseuses* – Tu as vu comme elles sont vêtues ?

BONNIE – Oui.

CLYDE – Et leur ombilic, regarde, elles exhibent leur ombilic ... (*Pour se dédouaner.*) C'est positivement dégoûtant.

BONNIE – Et tu n'as rien vu. Les autres, j'ai été obligée de les enfermer dans une loge. Celles-ci, ce sont les plus décentes.

CLYDE – Pourquoi les amènes-tu ?

BONNIE – Bonne question, ça, mon petit Clyde, bonne question. (*Mais elle ne daigne pas lui en fournir la réponse et se tourne vers Jezebel.*) Où il est, ton gigolo ?

JEZEBEL – Tony ?

BONNIE – Où il est ?

JEZEBEL – Je n'en sais rien.

BONNIE, à *Clyde* – Tu entends ?

JEZEBEL – Il fait ce qu'il veut. Nous ne sommes pas mariés.

CLYDE, *offusqué* – Pas mariés ? (*A Bonnie.*) Elle n'aura même pas la consolation d'être veuve.

LOULOU, *affolée*, à *Jezebel* – Mais écoute-les ! Ils s'amuse, oui, ils s'amuse ! C'est des malades. Elle, elle a dû jouir quand elle a descendu Charlie. Ils nous tueront tous si on ne leur dit pas où est Tony. Ils nous tueront. C'est des malades. Et Tony, ils le trouveront quand même. Ils le trouveront.

*Jezebel lui assène une baffe magistrale. Loulou s'effondre en pleurant.*

BONNIE, *réprobatrice*, à *Jezebel* – Il ne faut pas décourager les bonnes volontés. (*A Loulou.*) Tu sais où est Mozzarella ? (*Loulou ne pipe mot. Bonnie l'empoigne par les cheveux et, brutalement, l'oblige à s'agenouiller.*) Où est-il ? (*Elle pointe son pistolet sur la nuque de Loulou.*) A trois, je t'offre un aller simple pour l'enfer. Un ...

JEZEBEL – Laissez-la !

BONNIE – Deux ...

JEZEBEL – Tony, il est à un banquet. Pour les obsèques de don Calogero.

BONNIE – Où ?

JEZEBEL – A l'Hôtel International ... Et maintenant que j'ai lâché le morceau, qu'est-ce que vous attendez pour y cavalier ?

BONNIE – En Irlande aussi, le téléphone, on connaît. Sans oublier, qu'à cette heure-ci, ton chéri est peut-être déjà en route pour te rejoindre. Ce serait vraiment trop bête de se croiser, tu ne trouves pas ? On va l'attendre ici. Bien sagement.

*D'un mouvement du menton, elle invite Clyde à s'installer avec elle à la table libre ... Les danseuses se sont assises au bord de la scène et entourent, pour mieux le camoufler, la cause de leurs malheurs présents : Tony. Le silence, pesant, oppressant, écrase l'assemblée...*

LOULOU, à mi-voix – Si je m'en sors, juré, je plaque tout. (*Après un temps.*) Et je me trouve un homme. Avec un boulot régulier. Un fonctionnaire, ça me plairait assez. (*Après un nouveau temps.*) On aurait une maison en banlieue. Un jardinet avec un rosier. La radio pour les soirs de pluie. (*Encore un temps.*) Peut-être même qu'on se marierait.

CHARLIE, *tel un chanteur d'opéra au dernier acte, il a un ultime sursaut* – Ah !... Le reflet de notre civilisation, c'est le cinématographe. On cogne, on éborgne, on sort les boyaux, on éparpille la cervelle, on prend des bains de pied dans l'hémoglobine, tout ça en noir et blanc !

*Et il meurt.*

LOULOU, à Sue Ellen – Il est ... ?

SUE ELLEN – Oui.

LOULOU, *baissant encore un peu la voix* – Les salauds ! Ils ne nous ont même pas laissés appeler un médecin.

SUE ELLEN – Il serait arrivé trop tard.

*Bonnie ne bronche pas. Mais Clyde, lui, se laisse gagner peu à peu par la nervosité et se met à tambouriner avec ses doigts sur la table ...*

LOULOU, *après un temps* – Un médecin ... Ce serait pas mal d'épouser un médecin. Il irait à l'hôpital ; moi, je m'occuperais des enfants ...

SUE ELLEN – Parce que tu aurais des enfants ?

LOULOU – Plein.

SUE ELLEN – Des moutards qui pleurnichent ? Qui rouscaillent ? Qui pissent dans leurs draps ?

LOULOU – Oui.

SUE ELLEN – Et qui hurlent quand tu les décrasses ? Pas oublier les petites n'oreilles et les petits n'orteils.

LOULOU – Il y a l'école.

SUE ELLEN – Pour les grands. Mais une journée, ça file vite. T'as le raccommodage, le dépoussiérage, le balayage, le nettoyage, le lessivage, le repassage, la cuisine. Et faire le

marché ! Avec un nourrisson qui braille sur un bras et le cabas qui pendouille à l'autre. Et t'as pas encore fini que, les plus grands, ils sont déjà là. Et ça se dispute ! Et ça gueule ! T'as beau distribuer des bonbons et des menaces, attendez que papa revienne, la migraine, la vraie, elle te tient.

LOULOU – Tu exagères.

SUE ELLEN – On était huit à la maison. Et ma mère, je la revois encore, le dimanche, dans la cuisine, quand on se lavait dans le baquet à linge. Les seins flasques. Le ventre plissé. Les fesses qui tremblotent comme de la gelée de groseilles. Les cuisses qui dégueulent leur cellulite ... Je ne veux pas devenir comme elle.

*Et le silence se réinstalle.*

BONNIE, *que le tic de son complice commence sérieusement à exaspérer* – Tu veux arrêter ?

CLYDE – Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

BONNIE – Tes doigts !

CLYDE – Excuse-moi. (*Après un long silence.*) Ca fait long. (*Après un autre long moment, il ose se lancer.*) Tu sais, je n'étais jamais entré dans ce genre d'endroit. Et je n'y mettrai jamais plus les pieds. Mais, une fois, rien qu'une fois, pour me faire une idée, puisque de toute façon on est forcé d'attendre ... (*Regard interrogatif de Bonnie.*) Et puis, il faut savoir renforcer sa conviction, il faut pouvoir toiser la luxure pour exalter sa propre vertu. (*Il désigne les filles.*) Dis, tu ne crois pas qu'elles pourraient danser ?

BONNIE – Pardon ?

CLYDE – Si ça ne t'ennuie pas, bien évidemment.

BONNIE, *un sourire mauvais aux lèvres* – M'ennuyer ? Que du contraire ! C'est une excellente idée. Et moi, j'en ai une autre. Ces demoiselles dansent et toi, tu fais la collecte. (*A Jezebel.*) Tu n'y vois pas d'inconvénient ? C'est pour une œuvre. Nos frères, en Irlande, manquent d'armes. (*Elle jauge les clients.*) J'espère que les portefeuilles de ces débauchés sont bien garnis.

CLYDE – Bonnie ...

BONNIE – Oui ?

CLYDE, *timidement* – C'est du vol.

BONNIE – Tu as raison. (*Elle se lève, joint les mains, ferme les yeux et se met à prier à haute voix.*) Seigneur, pardonne-nous car nous allons commettre un vol. Et pourtant, nous sommes de bons catholiques. Nous glorifions ton saint nom en toutes circonstances, nous entendons ta sainte messe tous les dimanches, nous faisons maigre le vendredi, nous expédions quelques anglicans en enfer chaque fois que l'occasion s'en présente, et nous avons la ferme intention de t'être agréables encore bien souvent. C'est pourquoi, Seigneur, je suis sûre que tu nous as déjà pardonné. Amen !

CLYDE – Amen.

BONNIE, à *Jezebel*, en désignant les filles – Dis-leur de danser !

JEZEBEL, sous la menace de l'arme de Bonnie – Puisque vous insistez ... (Aux musiciens.)  
Allez, les gars, musique !

*Elle claque des doigts à l'adresse des filles qui se lèvent. Antonio, pour ne pas se trahir, est bien obligé de faire de même. Et quand elles se mettent à onduler lascivement, il s'efforce, tant bien que mal, d'imiter ses partenaires.*

CLYDE, il met son chapeau sous le nez de monsieur Woodpecker, mais l'on devine aisément que les évolutions des danseuses le captivent davantage que la quête – Rappelez-vous : il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour le riche d'entrer dans le royaume de Dieu. Soyez généreux.

MONSIEUR WOODPECKER – Excusez-moi, monsieur, mais je n'ai pas grand-chose sur moi. J'avais économisé pour offrir à mon épouse une soirée sortant quelque peu de l'ordinaire. Pour fêter nos vingt ans de mariage. J'ai déjà beaucoup dépensé ...

BONNIE, à Clyde – Un récalcitrant ? Fiche-lui une balle dans le genou !

*Monsieur Woodpecker, paniqué, vide rapidement sur la table le contenu de son portefeuille et de ses poches : quelques petites coupures et de la menu monnaie.*

CLYDE, un œil sur les danseuses – La montre.

MONSIEUR WOODPECKER, il obtempère – Certainement.

CLYDE, il pose son chapeau sur la table – Et les bijoux de madame.

MONSIEUR WOODPECKER, à sa femme – Les bijoux aussi.

MADAME WOODPECKER, à Clyde – Ils me viennent de ma tante Esther. Ils n'ont, pour ainsi dire, qu'une valeur sentimentale.

CLYDE – Dépêchez-vous ! S'il vous plaît !

*Madame Woodpecker enlève son collier et son bracelet.*

MONSIEUR WOODPECKER, à sa femme qui a caché ses mains sous la table – Tu oublies ta bague. (A Clyde.) C'est un rubis. Il n'est pas bien gros. Mais c'est un vrai. (Madame Woodpecker, furieuse, ôte sa bague. Monsieur Woodpecker se lève et tend le chapeau garni du maigre butin. Mais Clyde a maintenant les yeux rivés sur les danseuses.) Désolé ... Il se fait tard et nous, ... les danseuses ... Et puis, ma femme est fatiguée, elle n'a pas l'habitude de veiller. (Il fait signe à sa femme de se lever.) Si vous le permettez, nous allons prendre congé. (Bonnie, qui s'est approchée d'eux, le rassied brutalement.) D'accord ! Vous avez raison. Plus tard.

BONNIE, *elle veut rappeler son complice à l'ordre* – Clyde ! (*Mais celui-ci, complètement obnubilé, met un doigt sur ses lèvres pour l'inviter à se taire.*) Réponds quand je te parle !

CLYDE, *de mauvaise grâce* – Quoi encore ?

BONNIE – Et la collecte ?

CLYDE, *visiblement contrarié* – Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux.

BONNIE, *elle le considère avec stupéfaction* – Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

CLYDE – Ma vie est en train de changer, là, comme ça, tout simplement. Elle prend tout à coup une autre signification.

BONNIE – Clyde ?

CLYDE – Je l'espérais depuis ma puberté, je la fantasmais dans mes rêves les plus fous. Et aujourd'hui, je la découvre : un oisillon égaré dans un lupanar. (*De plus en plus exalté.*) Mais je vais la disputer au vice, lui en épargner les sévices. Je serai son rédempteur ! Bonnie ! J'ai besoin que tu approuves mon choix. Dis-moi qu'elle te plaît.

BONNIE – Mais ...

CLYDE, *suppliant* – Bonnie !...

BONNIE, *agacée* – Laquelle est-ce ?

CLYDE, *offusqué* – Il n'y a pas d'hésitation possible. Elle seule pouvait me griffer le cœur, fissurer la gangue de son indifférence ... C'est la plus élancée.

BONNIE, *soudain amusée* – Celle-là ?... Mais dis-moi,... qu'est-ce que tu lui trouves ?

CLYDE – Je ne sais comment définir ... Elle dégage une ... Elle donne une impression ... Elle doit être ... (*Péremptoire.*) Avec elle, on doit se sentir protégé, là !

BONNIE – Tu as remarqué ses pieds ?

CLYDE, *piqué au vif* – Ses pieds ? Quoi, ses pieds ?

BONNIE, *doucement* – Elle a du poil sur les orteils. (*Clyde se drape dans un silence offensé, réprobateur ... Et la danse se terminant, il applaudit à tout rompre.*) Et si tu l'invitais ?

CLYDE – L'inviter ?

BONNIE – Pourquoi pas ?

CLYDE – A notre table ?

BONNIE – Oui.

CLYDE – Pour prendre un verre ?

BONNIE – Oui.

CLYDE – Tu veux bien ?

BONNIE – Oui.

CLYDE – C'est vrai ?

BONNIE – Oui.

CLYDE, *enthousiaste* – Oh ! Bonnie ! Bonnie !... (*Penaud tout à coup.*) Je n'oserai jamais.

BONNIE, *elle soupire, se lève, et s'approche d'Antonio, en jouant négligemment avec son arme* – Tu as fait grande impression sur mon partenaire. (*Elle lui montre la direction de sa table.*) Amène-toi !

*Antonio, guère rassuré, la précède.*

CLYDE, *il se précipite pour avancer une chaise à Antonio* – Bonsoir mademoiselle. (*Antonio répond à son timide salut par un léger signe de tête.*) Je vous en prie, asseyez-vous,

BONNIE, *à Antonio* – Qu'est-ce que tu bois ? (*Pas de réponse.*) Tu as perdu ta langue ?

CLYDE – C'est un don du Seigneur qu'une femme silencieuse.

ANTONIO, *à Bonnie, en prenant soin de déguiser sa voix* – Je n'ai pas très soif.

BONNIE – Tu boiras bien un petit quelque chose. Pour nous faire plaisir.

ANTONIO – Je ne voudrais pas vous désobliger. Je prendrai une citronnade, si vous le permettez.

CLYDE, *à Bonnie* – Et sans prix est la femme bien élevée.

BONNIE, *elle interpelle Jezebel* – Pour moi, ce sera un tue-le-diable !

CLYDE – Pour moi aussi !

*Jezebel fait un signe d'approbation aux filles qui se précipitent pour aller chercher les boissons.*

BONNIE – Tu sais que l'alcool ne te réussit pas. (*Clyde a un geste d'insouciance. Bonnie n'insiste pas et préfère en revenir à Antonio.*) Tu n'as pas trop chaud derrière ton rideau ?

ANTONIO – Non. Non.

BONNIE – Tu pourrais quand même l'enlever. Qu'on découvre ton joli minois.

ANTONIO – Je ne peux pas.

BONNIE – Et pourquoi ?

ANTONIO – Je fais une éruption de boutons. C'est tellement disgracieux.

BONNIE, *compatissante* – Oh !

ANTONIO – Il y en a un surtout, tout enflammé, avec une petite tête blanche, juste sur le bout du nez. Je suis affreuse. Je n'ose plus me montrer.

BONNIE – Et si j'insiste ?

JEZEBEL, *elle est soulagée de voir arriver les boissons et interrompt le silence mortel qui venait de s'installer* – Voici les rafraîchissements !

*Et elle se hâte de préparer les tue-le-diable, diversion fort opportune.*

CLYDE, *à Bonnie* – Qu'est-ce qu'elle fait ?

BONNIE – Elle ajoute le gin à la bière.

CLYDE – Avec une seringue ?

BONNIE – Dans ce pays de sauvages, la bière est désalcoolisée.

JEZEBEL, *pour la gouverne de Clyde* – Un simple passage sur des plaques d'acier chauffées à blanc.

BONNIE, *elle tend sa tasse à Jezebel* – Goûte !

JEZEBEL – Vous n'avez pas confiance ?

BONNIE – Non.

JEZEBEL, *elle a trempé ses lèvres dans la tasse* – Satisfaite ?

BONNIE, *elle lève sa tasse* – A la mort prochaine de Tony Mozzarella !

CLYDE, *il lève sa tasse* – A sa mort !

BONNIE, *à Antonio* – Tu ne t'associes pas à notre toast ?

ANTONIO – Si, si.

BONNIE – Alors ?

ANTONIO – A la mort ...

BONNIE – Prochaine.

ANTONIO – Prochaine ...

BONNIE – De Tony Mozzarella.

ANTONIO – De Tony Mozzarella.

*Il ne sait comment porter la tasse à ses lèvres sans se trahir. Il se détourne le plus discrètement possible pour soulever son voile et avaler une gorgée de sa citronnade.*

BONNIE – Petite coquette, va.

CLYDE, à Bonnie, à voix basse – Et si je l’invitais à danser ?

BONNIE, à Antonio – Clyde veut t’inviter à danser.

CLYDE, confus – Oui. C’est ... C’est pour établir un contact un peu moins formaliste.

BONNIE – Ca me plairait assez de voir ça.

CLYDE, vexé – Je sais danser. J’ai appris.

BONNIE – Hé bien, le bastringue peut te jouer quelque chose.

CLYDE – C’est un jazz band. Il n’y a pas d’accordéon.

BONNIE – Et alors ?

CLYDE – Je n’ai appris que le tango.

BONNIE, elle se dirige vers les musiciens, et plus particulièrement le pianiste – Hé Chopin ! Tu nous joues un tango. Et sirupeux à vomir, s’il te plaît ! (*Le pianiste s’exécute aussitôt. Elle se tourne vers Clyde qui ne bronche pas.*) Qu’est-ce qu’il y a encore ?

CLYDE, il désigne le cadavre de Charlie – Je ne peux pas danser... avec ça sur la piste.

BONNIE, à monsieur Woodpecker – Toi !... Oui, toi ! Evacue-moi ce macchabée en coulisse !

MADAME WOODPECKER, à son mari – Fais attention à ne pas te tacher.

MONSIEUR WOODPECKER, après un essai infructueux – Je n’y arriverai pas tout seul.

CLYDE – Il m’énerve ! (*Une fille aide le frêle monsieur Woodpecker à traîner le cadavre en coulisse pendant que... Clyde, très cérémonieux, s’incline devant Antonio.*) Mademoiselle, voulez-vous me faire l’honneur de m’accorder cette danse ?

*Antonio ne sait comment refuser.*

BONNIE, à Antonio – Fais pas la mijaurée ! Accepte.

*D'un pas raide, Clyde entraîne Antonio sur la piste. Les premières figures sont guindées, malhabiles,... mais, insensiblement, Antonio se met à conduire. Il esquisse des figures de plus en plus compliquées ... Et le voilà qui renverse Clyde.*

CLYDE – Vous dansez bien.

ANTONIO, *toujours de sa voix haut perchée* – On me le dit très souvent.

CLYDE, *toujours en équilibre instable dans les bras d'Antonio* – Mais vous conduisez.

ANTONIO, *il redresse Clyde* – Oh, pardon.

CLYDE – Je vous en prie.

ANTONIO – Il faut m'excuser. J'ai cinq frères, tous plus jeunes que moi.

CLYDE, *après un temps, émoussillé* – Oui, tu es belle, oui, tu es belle. Tes yeux sont comme des colombes derrière ton voile. Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres qui ondule sur les pentes des monts de Galaad.

ANTONIO – Vous parlez bien.

CLYDE – C'est parce que j'emprunte mes mots au cantique des cantiques.

ANTONIO – Il faut m'excuser, mais je ne connais pas toutes les chansons à la mode.

*Clyde le serre contre lui. Voluptueusement.*

CLYDE – Tes deux seins sont comme des faons, jumeaux d'une gazelle, qui paissent au milieu des lis.

ANTONIO, *il minaude* – Ce n'est guère convenable.

CLYDE – C'est dans le cantique.

ANTONIO – Ah ! Si c'est dans le cantique.

CLYDE – Non, je t'en prie, ne trouble pas ma verve poétique. Laisse-moi encenser tes attraits. (*Mais son éloquence est quelque peu émoussée.*) Ton ventre... est... est un sanctuaire... où je veux chanter vêpres et mâtines.

ANTONIO – C'est dans ... ?

CLYDE – Non, ça, c'est de moi.

*Il subit les effets pernicieux de l'alcool : ses mains s'égarer. Antonio est obligé de le rappeler à plus de décence.*

ANTONIO – Il faut être sérieux.

CLYDE – J’ai été trop sérieux trop longtemps. Le cristal qui cloîtrait mon destin se fendille, se disloque. Chaque particule de mon être, une à une, se coule dans l’éther, s’enfuit vers l’extase. Mes yeux se dessillent, mes oreilles se désobstruent, mes lèvres goûtent un parfum d’apostasie. Serre-moi dans tes bras, fort, très fort ! Ah ! Je suis brûlant ! C’est la fièvre. Non ! Le désir ! Tu m’affoles. Embrasse-moi !

ANTONIO – Oh non ! Que penseraient les gens ?

CLYDE – Fais fi du qu’en dira-t-on, moque-toi de la société ! Un baiser. Un seul.

ANTONIO – Je suis terriblement déçue. Vous êtes comme tous les autres.

CLYDE – Non ! Moi, je t’épouse ! Tu entends : je t’épouse.

ANTONIO – Je suis encore bien jeune. Je dois réfléchir.

CLYDE – Je ne peux plus attendre. Donne-moi tes lèvres. (*Il cherche sa bouche mais le voile contrarie ses desseins libidineux.*) Sois ma Salomé. Enlève tes voiles.

*Et il lui arrache le voile pour l’embrasser fougueusement.*

ANTONIO, *il retrouve sa voix mâle* – Non, mais !

*Et il envoie valdinguer Clyde.*

BONNIE, *elle n’attendait que cet instant* – Bonsoir, monsieur Mozzarella. (*Instinctivement, Antonio lui jette les oranges enfouies dans son corsage. Bonnie les esquive tranquillement. Elle ajuste lentement le malheureux Antonio maintenant tétanisé par la peur.*) Et... adieu !

*La salle est plongée brusquement dans l’obscurité. Juste au moment où le coup de feu claque ! Un grand cri d’épouvante s’ensuit.*

ANTONIO – Je suis touché !

JEZEBEL – Tony !

ANTONIO – Je suis aveugle ! (*Une lumière tremblante apparaît au bout des doigts de Clyde qui a battu son briquet. Antonio est soulagé de l’apercevoir juste à côté de lui.*) Non, je vois !

*Et, dans un réflexe désespéré, il souffle la maigre flamme. L’obscurité ! Un coup de feu claque ! Aussitôt suivi d’un deuxième !... Clyde bat de nouveau son briquet. Il cherche des yeux Antonio.*

BONNIE – Tous ceux qui ont un briquet, allumez-le !

*Diverses petites flammes naissent dans la salle.*

CLYDE, *stupéfait* – Tu l’as raté ?

BONNIE, *exaspérée* – Dans le noir ? J’aurais voulu t’y voir.

CLYDE, *il découvre Jezebel, la main encore sur la manette principale du tableau d’éclairage* – C’est elle qui a éteint !

*Il la bouscule pour rétablir le courant. Bonnie veut la gifler, mais Jezebel n’est pas femme à se laisser molester. Elle enserre les poignets de la terroriste et les voilà, toutes deux, à la lutte un court instant.*

BONNIE – Clyde ! Nom de dieu ! Attrape-la ! (*Clyde, par derrière, immobilise les bras de Jezebel. Bonnie en profite pour la frapper à la tête. Jezebel s’affaisse.*) Ah ! Nom de dieu ! (*Elle vient d’apercevoir Loulou qui, profitant de la confusion, s’enfuit. C’est pour Clyde qu’elle hurle.*) Ne la laisse pas foutre le camp ! (*Clyde n’a pas le temps de réagir : la porte d’entrée claque derrière Loulou.*) Qu’est-ce que tu attends ?

CLYDE – Bonnie.

BONNIE – Quoi ?

CLYDE – Tu as blasphémé.

BONNIE – Quoi ?

CLYDE – Par deux fois.

BONNIE – Espèce de sombre crétin, mais qu’est-ce que tu attends pour lui courir après ? Elle va ameuter tout le quartier ! Rattrape-la ! Moi, je m’occupe du Mozzarella.

*Clyde se précipite hors du cabaret tandis que Bonnie, mauvaise, fonce en coulisse. Jezebel reprend ses esprits. Elle repousse Sue Ellen qui voulait lui venir en aide.*

JEZEBEL – Tony ! Elle va me le tuer !

*Elle veut se lancer à la poursuite de Bonnie. Mais voici Antonio qui revient d’un autre côté.*

SUE ELLEN, *elle prévient sa patronne* – Jezebel ! Tony !

ANTONIO, *à Jezebel* – Heureusement qu’ils ne connaissent pas les coulisses !

*Il file vers la porte d’entrée.*

JEZEBEL – Non !

SUE ELLEN, *à Antonio* – Pas par là !

*Antonio s’arrête net.*

CLYDE, *on l’entend qui revient* – Bonnie ! Bonnie !... (*Antonio, affolé, ne sait où aller.*) Bonnie ! (*Sans trop réfléchir, Antonio plonge sous la table la plus proche, celle des Woodpecker. Juste avant que Clyde rentre en hurlant.*) Bonnie !

BONNIE, *elle sort des coulisses* – Quoi encore ?

CLYDE – La police !

BONNIE – Où ?

CLYDE – Derrière moi !

*Il ferme la porte et s'y adosse de tout son poids.*

JEZEBEL, *à Bonnie* – Je crois bien que vous êtes dans de sales draps.

CLYDE, *à Bonnie* – Je crains fort qu'elle ait raison.

BONNIE, *à Jezebel* – Tu me prends pour une idiote ? (*Elle se tourne vers Clyde.*) Qu'est-ce que tu fais ?

CLYDE, *misérable* – Je bloque la porte.

BONNIE – Mais pousse le verrou !

CLYDE – Le verrou ? Ah oui, le verrou. Il y a un verrou.

*Et il exécute l'ordre de Bonnie.*

BONNIE – Clyde !

CLYDE – Oui ?

BONNIE – La grenade ! Passe-moi la grenade !

CLYDE, *éperdu* – La grenade ?

BONNIE – Dans ton veston ! Dans la poche intérieure !

CLYDE – Ah oui, la grenade ...

*Et, févreusement, il extirpe une grenade à manche de la dite poche.*

BONNIE, *à l'assemblée* – Fabrication allemande. C'est du sérieux. Surtout depuis que Clyde l'a améliorée.

*On frappe à la porte d'entrée.*

CLYDE – On a frappé.

BONNIE – A Londonderry, avec la même, Clyde a pulvérisé un commissariat de police. (*A Clyde.*) Et combien d'agents ?

CLYDE – Quatre.

BONNIE – De la marmelade. La seule spécialité anglaise que j’apprécie. Les murs en étaient tartinés.

*On frappe encore à la porte. Beaucoup plus fort.*

CLYDE – On insiste.

LE POLICIER, *derrière la porte* – Ouvrez ! Dépêchez-vous !

BONNIE, *aux spectateurs* – Un mot de trop, un mot de travers ... (*Elle montre la grenade.*)  
Je dégoupille !

CLYDE – Non ?

BONNIE, *aux spectateurs* – Et je vous fous tous en l’air !

CLYDE – Et nous avec ?

BONNIE – C’est pour l’Irlande.

CLYDE, *peu convaincu* – Pour l’Irlande, pour l’Irlande ...

LE POLICIER, *il s’impatiente* – Mais qu’est-ce que vous attendez pour ouvrir cette putain de porte ?

BONNIE, *à Sue Ellen* – Toi ! Vas-y !

JEZEBEL, *elle répond au regard interrogateur de Sue Ellen* – Oui.

*Sue Ellen, dans un silence écrasant, tire le verrou.*

LE POLICIER, *il surgit dans le cabaret* – C’est pas trop tôt ! Où est Charlie ? (*Mais sa question n’exige pas de réponse. Il se précipite sur Jezebel.*) Vite. Il va y avoir une descente. Les gars de la prohibition. Je viens de l’apprendre.

JEZEBEL – Tu aurais pu téléphoner.

LE POLICIER – Du commissariat ? Trop risqué. (*Chacun se fige, car on entend une sirène dans le lointain.*) Merde, les voilà déjà ! Faut surtout pas qu’ils me voient.

JEZEBEL – Merci.

LE POLICIER – La police est au service du contribuable. (*Il se sauve, mais c’est pour rentrer tout aussitôt.*) Je passerai demain. (*Il frotte discrètement pouce contre index.*) Pour la petite ...

*Il disparaît rapidement.*

JEZEBEL, *à Sue Ellen* – Le vide-ordures ! Vite !

*Elle se précipite en coulisse pendant que Sue Ellen rafle les tasses et les jette dans le vide-ordures astucieusement inséré dans un des murs du cabaret. Le jazz, réflexe conditionné, est reparti d'un air joyeux qui couvre presque le fracas de la vaisselle brisée ... Jezebel revient avec des tasses qu'elle distribue en courant.*

CLYDE, à Bonnie – C'est le moment de filer.

BONNIE – Non.

CLYDE – Non ?

*C'est au tour de Sue Ellen de faire un aller et retour en coulisse. Elle en revient avec une théière et remplit les tasses.*

BONNIE – Nous n'avons pas exécuté notre contrat.

CLYDE – Mais ...

BONNIE – Je ne tolère pas l'échec.

*Une voiture qui s'arrête au dehors, des portières qui claquent !*

CLYDE – Bonnie !

BONNIE – Du calme. Nous ne sommes que des clients très ordinaires. Nous sommes ici pour la bière. (*Méchamment.*) La bière que nous offrirons à Tony Mozzarella. Assieds-toi ! (*Elle montre la grenade.*) Nous avons notre assurance tranquillité.

MADAME WOODPECKER, à son mari – Ils avaient du thé. (*Elle boit avec une certaine satisfaction et fait la grimace.*) Froid !

*Tout est prêt pour recevoir la visite des agents de la prohibition. Ils ne tardent guère : un officier suivi de près par son adjoint.*

JEZEBEL, elle affuble son visage d'un large sourire commercial – Bonsoir, messieurs.

L'OFFICIER – La patronne, c'est toi ?

JEZEBEL – En quoi puis-je vous être utile ?

L'OFFICIER, il montre sa plaque – Tu n'ignores pas que la loi interdit de fabriquer, transporter, consommer de l'alcool. (*A son adjoint qui renifle le contenu d'une tasse.*) Qu'est-ce que c'est ?

L'ADJOINT – Du thé.

L'OFFICIER, incrédule – Du thé ?

JEZEBEL – Du thé.

*L'officier hume plusieurs tasses et la déception se peint sur sa figure. Clyde, qui jouait nerveusement avec son pistolet sous la nappe, le laisse tomber par mégarde. Tous regardent l'arme sans oser bouger. C'est l'adjoint qui la ramasse.*

L'OFFICIER, à son adjoint – Qu'est-ce que c'est ?

L'ADJOINT – Un neuf millimètres.

L'OFFICIER, à Clyde – Il est à vous ?... Monsieur ?... Je vous demande si ce pistolet vous appartient.

CLYDE, *misérable* – A moi ?

L'ADJOINT – Il est tombé à vos pieds.

L'OFFICIER, à Clyde – Alors quoi, ce pistolet, il est à vous, oui ou non ?

CLYDE – A vrai dire ... En regardant bien ...

L'OFFICIER – C'est le vôtre ?

CLYDE, *dans un souffle* – Oui.

L'OFFICIER, *il lui tend l'arme* – S'il vous plaît. (*Clyde se lève, les mains en l'air.*) Oh, excusez-moi ! Je ne voulais pas vous effrayer. (*Il prend l'arme par le canon.*) Tenez. (*Il s'aperçoit que le cran de sûreté est enlevé.*) Vous êtes distrait. Il faut toujours mettre le cran de sûreté. Voilà. Comme ceci. (*Il lui donne l'arme.*) S'il vous plaît.

CLYDE – Merci.

L'OFFICIER, à son adjoint – Assez perdu de temps ! (*A Jezebel.*) Tu permets qu'on jette un œil dans l'arrière-boutique ?

JEZEBEL – Faites à votre aise. Mais vous ne trouverez pas d'alcool ici. Je respecte la loi.

L'OFFICIER, à l'assistance – Tout le monde reste bien sagement à sa place. Mes hommes, à l'extérieur, ont ordre de ne laisser sortir personne. Au cas où nous devrions procéder à l'une ou l'autre arrestation. Sait-on jamais. (*A son adjoint.*) Allons-y !

*Ils vont inspecter les coulisses. Une jeune fille, d'allure très sage, est entrée dans le cabaret.*

LA JEUNE FILLE, à Sue Ellen – Pardon, madame ...

JEZEBEL, à Sue Ellen – Comment est-elle entrée ?

LA JEUNE FILLE – La porte est ouverte.

JEZEBEL – Evidemment.

LA JEUNE FILLE – Je sais que le moment n'est peut-être pas bien choisi ...

JEZEBEL – Pour ça !

LA JEUNE FILLE – Mais je suis tenue par l'urgence. Je voudrais entretenir Tony Mozzarella ...

BONNIE, *se précipitant* – Toi aussi ?

LA JEUNE FILLE, *qui ne sait plus à qui s'adresser* – Oui. Je désire l'entretenir d'évènements extrêmement graves.

BONNIE – Je t'écoute. Tout ce qui concerne ce Casanova de banlieue me passionne.

LA JEUNE FILLE, *se méprenant* – Vous ?... Oh !...

*Elle défaille dans les bras de Jezebel. Clyde, galant homme, se précipite pour lui tapoter la main.*

BONNIE, *excédée, elle écarte Clyde et lui donne la grenade* – Tiens plutôt ça.

*Et elle administre deux claques magistrales à la belle évanouie.*

SUE ELLEN – La voilà qui revient.

JEZEBEL, *à la jeune fille* – Je te donnerais bien un alcool ... (*Son regard fuit vers la coulisse.*) Mais ...

LA JEUNE FILLE – Non. Je ne peux pas. Le médecin me l'a interdit.

BONNIE – Parlons plutôt de Mozzarella.

LA JEUNE FILLE, *elle renifle* – Il m'a déshonorée.

JEZEBEL, *désabusée* – Et ça continue.

LA JEUNE FILLE – Je ne voulais pas. Enfin,... j'aurais voulu ne pas vouloir. Maintenant je suis enceinte. Papa m'a mise à la porte. Maman pleurait. Le chien hurlait. Je suis seule à présent.

JEZEBEL, *avec amertume* – Pas tout à fait.

CLYDE, *se découvrant un esprit chevaleresque* – Ne pleurez pas. Il n'en vaut pas la peine. Ce n'est qu'un être méprisable. Un manipulateur. (*Il avoue son drame.*) Il m'a séduit.

LA JEUNE FILLE, *horriifiée* – Vous ?

CLYDE, *penaud* – Oui. Moi aussi. Je l’ai aimé. Le temps d’une danse. (*La jeune fille s’évanouit à nouveau. Clyde est pris d’un brutal accès de fureur.*) Ah ! Si je le tenais, je lui arracherais les ... (*Il n’ose prononcer le terme.*) Comme ça !

*Il ne s’est pas rendu compte qu’il venait de dégoupiller la grenade dans son geste vengeur.*

BONNIE – Imbécile !

L’OFFICIER, *il sort de la coulisse et interpelle Jezebel* – Pourquoi il y a des filles enfermées dans une loge ? (*Clyde qui ne sait que faire de son engin de mort le lui lance.*) Qu’est-ce que c’est ?

SUE ELLEN – Une grenade !

*L’officier rejette aussitôt la grenade qui atterrit sur la table des Woodpecker.*

JEZEBEL, *à la cantonade* – Couchez-vous !

*La grenade explose dans un nuage de confetti. A la stupeur générale.*

BONNIE, *à Clyde* – Tu m’expliques ?

CLYDE, *il rit nerveusement* – Je me suis trompé. Je me suis trompé. Celle-ci, je l’avais préparée pour le bal. Pour le bal ! Pour le bal de la Saint-Patrick. Un gag. Je me suis trompé.

L’OFFICIER – Vous êtes fou ? C’est pas des blagues à faire !

L’ADJOINT, *il réapparaît* – Chef !

L’OFFICIER – Oui ?

L’ADJOINT – J’ai trouvé un cadavre.

SUE ELLEN, *à l’officier* – C’est Charlie !

JEZEBEL, *à l’officier* – Mon sorteur.

SUE ELLEN, *elle montre Bonnie du doigt* – C’est elle qui l’a tué !

JEZEBEL – C’est vrai ! Tout le monde ici peut en témoigner.

MADAME WOODPECKER, *elle désigne Clyde* – Et ce jeune homme est un voyou !

*Et les voilà tous pris d’un besoin irrésistible de parler. Et les répliques de se bousculer, se chevaucher !*

SUE ELLEN – Un petit merdeux !

MONSIEUR WOODPECKER – Ils ont tué des soldats anglais !

JEZEBEL – Elle veut liquider mon Tony !

MONSIEUR WOODPECKER – Oui, ces deux-là !

MADAME WOODPECKER – Il m’a volé la bague de tante Esther !

SUE ELLEN – Trop gâté !

MADAME WOODPECKER – Un rubis ! Un vrai !

SUE ELLEN – Deux salles de bain !

MADAME WOODPECKER – Et mon bracelet !

MONSIEUR WOODPECKER – Ils ont fait sauter un commissariat !

SUE ELLEN – Des chevreuils dans le parc !

JEZEBEL – Elle nous a retenus en otages !

MADAME WOODPECKER – Et mon collier !

JEZEBEL – Elle nous a menacés !

SUE ELLEN – Des serres pour les fleurs !

JEZEBEL – Avec une grenade !

MADAME WOODPECKER – Et le portefeuille de mon mari !

JEZEBEL – Pour qu’on se taise !

SUE ELLEN – Et une nounou !

MADAME WOODPECKER – Et son argent !

JEZEBEL – On ne savait pas que c’étaient des confettis !

MONSIEUR WOODPECKER – Quand on pense que c’est un ancien séminariste !

SUE ELLEN – Qui le lavait !

MONSIEUR WOODPECKER – C’est honteux !

SUE ELLEN – Et un percepteur !

MONSIEUR WOODPECKER, *qui est bien le seul à suivre parfaitement le déluge d’accusations reprend gentiment Sue Ellen* – Un précepteur, il me semble.

*Un temps qui marque l’étonnement de tout un chacun.*

JEZEBEL, *à l'officier, en guise de conclusion* – Vous devez les arrêter.

MADAME WOODPECKER, *à l'officier* – Ils méritent cent fois la chaise électrique !

*La tête d'Antonio émerge timidement de dessous la table.*

L'OFFICIER, *complètement déboussolé* – Désolé ! Mais c'est du ressort de la police locale. (*La tête d'Antonio disparaît sous la nappe.*) Si j'outrepassais mes prérogatives, elle ferait un foin terrible. Il faut que vous déposiez une plainte en bonne et due forme. Je vous conseille de passer au commissariat le plus proche demain de bonne heure.

JEZEBEL – Mais ces deux-là auront tout le temps de se carapater.

MADAME WOODPECKER – Oui ! De se ... Comme elle dit !

L'OFFICIER – Tenter de se soustraire à l'action de la justice est un délit.

JEZEBEL – J'ai compris ! (*Elle se tourne vers les tueurs. Elle semble tout à coup étrangement détachée.*) Vous n'auriez pas dû tuer Charlie. (*A l'officier.*) Ce sont eux qui me fournissent l'alcool.

CLYDE – Hé ! Mais qu'est-ce qu'elle raconte ?

L'ADJOINT – Laissez-la parler !

JEZEBEL, *aux policiers* – Dans la coulisse. La première porte. C'est mon bureau. La niche à droite en entrant. La Venus en faux marbre. Le nombril, c'est un bouton. Pour ouvrir la cache, vous poussez dessus. Ca déclenche le mécanisme.

L'OFFICIER, *à son adjoint* – Va vérifier !

*L'adjoint obéit.*

CLYDE – Vous n'allez pas l'écouter ? C'est une dénonciation calomnieuse ! C'est écoeurant ! Cette femme n'agit que par basse vengeance. Elle raconterait n'importe quoi pour nous faire des misères. Nous avons occis son portier, nous l'avouons sans rechigner. Mais vous n'avez pas le droit de nous confondre avec de vulgaires trafiquants d'alcool.

BONNIE, *anéantie* – Clyde, tu es unique ...

CLYDE, *farouche* – Non mais !

L'OFFICIER, *à son adjoint qui revient* – Alors ?

L'ADJOINT – Astucieux ! Impossible de soupçonner qu'il y avait là un placard. Et pas des plus petits.

L'OFFICIER – De l'alcool ?

L'ADJOINT – Plusieurs caisses.

L'OFFICIER, *aux Irlandais* – Au nom de la loi, je vous arrête.

BONNIE, *en sortant son arme* – Salauds de flics !

*Mais son chargeur claque à vide.*

CLYDE, *aux agents qui ont réagi et ont l'arme à la main* – Non ! Ne tirez pas ! (*Il tend son arme à l'officier.*) Je me rends !

BONNIE – Misérable poltron !

CLYDE – L'esprit est ardent, certes, mais le corps a des défaillances.

*Clyde se retrouve menottes aux poings. Bonnie subit le même sort.*

BONNIE – Et ça veut faire la révolution ! Mais la révolution, c'est, c'est... le sang qui ruisselle entre les pavés, l'incendie qui avale les bâtiments publics, les pelotons d'exécution qui anéantissent les opposants !... (*Méprisante.*) Clyde, tu n'es qu'un minable. Un... un démocrate !

CLYDE – Tu es dure.

MONSIEUR WOODPECKER, *aux policiers* – Pourriez-vous leur demander de me restituer les bijoux de ma femme ? (*A Clyde.*) Vous n'en aurez pas besoin en prison.

L'ADJOINT – Désolé, mais ...

MONSIEUR WOODPECKER – Ce n'est pas de votre ressort. (*Et de bougonner.*) Demain. Commissariat. Première heure.

L'OFFICIER, *à Jezebel* – Toi, je te laisse en liberté. Tu me seras plus utile comme témoin. Mais fais gaffe ! Ne t'avise pas de partir en croisière.

*Antonio, enfin rassuré, s'extirpe de sa cachette.*

LA JEUNE FILLE, *sortant de son dernier évanouissement* – Tony !

L'OFFICIER – Qui c'est, celui-là ?

JEZEBEL – Oh, vous, ce n'est pas le moment ! (*A Antonio, en désignant la jeune fille qui s'est précipitée sur la poitrine de son suborneur.*) Tu peux m'expliquer ?

ANTONIO – Elle n'est rien pour moi, je te le jure.

LA JEUNE FILLE – Tony !

L'OFFICIER, *soupçonneux, à Antonio* – Pourquoi vous cachez-vous ?

JEZEBEL – Oh, vous, foutez-nous la paix !

ANTONIO – Ce n'est qu'une passade. Tu sais ce que c'est : on sympathise, on prend un verre, on s'envoie en l'air, deux trois fois si c'est chouette. Puis... salut !

LA JEUNE FILLE – Tony ! (*A Jezebel.*) Il ne veut pas réparer ?

JEZEBEL – Non !

LA JEUNE FILLE – Pourquoi ?

JEZEBEL – Parce que tu n'es qu'une gamine sans défense.

LA JEUNE FILLE, à Antonio, en sortant un tout petit pistolet de son sac – Je dois te tuer, je n'ai pas d'autre choix.

JEZEBEL, découragée – Et ça continue.

ANTONIO, qui se sert de l'officier comme d'un bouclier – Mais qu'est-ce qu'elles ont toutes après moi ?

L'OFFICIER, à la jeune fille – Mademoiselle !

LA JEUNE FILLE, elle essaie d'ajuster Antonio – Je vais te tuer ! Puis je me suiciderai !

L'OFFICIER – Est-ce bien raisonnable ?

*Antonio pousse soudain l'officier sur la jeune fille et détale en coulisse.*

LA JEUNE FILLE – Tony ! (*Elle s'élanche à sa poursuite.*) Tony ! Reviens ! Laisse-moi te tuer !

JEZEBEL, elle entraîne l'officier – Venez ! Il faut l'en empêcher !

*Bonnie profite de l'effervescence générale pour bousculer l'adjoint qui la surveillait et tenter de s'enfuir.*

LE COMMENTAIRE, à la sono – Chicago ... 1932 ... Ici aussi, comme dans toutes les villes des Etats-Unis d'Amérique ...

*Un charleston endiablé efface la voix enregistrée. Il va rythmer une galopade débridée, accélérée par un effet stroboscopique, ponctuée de cris et de coups de feu, une galopade qui prélude aux saluts rituels.*

JEZEBEL, elle chante –

Lorsque l'on est à Chicago  
C'est du hot jazz qu'on applaudit

TOUTE LA TROUPE, *elle enchaîne* –

Pas d' la ziziqu' pour les dandys  
Mêm' si ça nous rend tous dingos  
Faut s'en foutre plein les oreill's  
Pour oublier qu'après-demain  
On tendra peut-être la main  
A l'heure où les bourgeois s'éveill'nt

Vous voulez vous encanailler  
Avec les put's et les soûlards  
Faudra claquer vos beaux dollars  
Pour pas avoir l'air d'empaillés